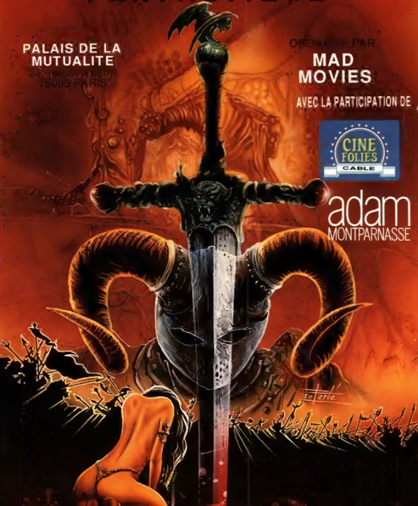

MAD MOVIES PRÉSENTE
IMPACT
N°23
EXCLUSIF
Entretiens
Cascades
Effets Spéciaux
TOUT SUR
INDIANA JONES
M 3226 - 23 - 20,00 F
Belgique: 146 FB - Canada: $ 5,75 - Espagne: 550 Pts - Suisse: 6,50 F - RCI: 1510 CPA
3793226020002 00230

6e FESTIVAL DU SUPER 8
FANTASTIQUE

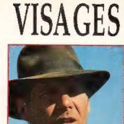


SAMEDI 21 OCTOBRE, de 12h à 18h. PLACES: 40F



VISAGES

SOMMAIRE




Indiana Jones (Harrison Ford), page 6.



Punisher (Dolph Lundgren), page 30.



Johnny Belle Gueule (Mickey Rourke), page 34.

IMPACT, une publication Jean-Pierre Putters/Mad Movies. **Directeur de la publication** : Jean-Pierre Putters. **Rédacteur en chef** : Marc Toullec. **Secrétaire de rédaction** : Nick d'Auria. **Maquette** : Vincent Guignebert. **Comité de rédaction** : Marcel Burel, Alain Charlot, Nick d'Auria, Vincent Guignebert, Jean-Pierre Putters, Marc Toullec. **Collaborateurs** : Gilles Boulenger, Betty Chappe, Cyrille Giraud, Jean-Michel Longo, Catherine Pétroff, Hervé Naguet et Jack Tewksbury. **Correspondants** : Maitland McDonagh (New York), Cynthia Bizet et Matt Devlen (Los Angeles), Alberto Farina (Rome).
Composition : The Mad Guys. **Photogravure** : IGO. **Impression** : SIEP. **Distribution** : NMPP. **Dépôt légal** : octobre 1989. **Commission paritaire** : N° 67856. N° ISSN : 0765-7099. Bimestriel. N° 23 tiré à 70.000 exemplaires.
Remerciements : Michèle Abitbol-Lasry, Josée Bénabent-Loiseau, Daniel Bouteiller, Helen Chan, Terence Chang, Colmax, Film Workshop, Laura Goudain, Henri Lénique, Marie-Christine Malbert, Elizabeth Meunier, Gilles Polinsen, Jill Sattinger, Robert Schlockoff, Maurice Smith, Jean-Pierre Vincent, Wild Street Pictures, Roberta Wong, Patrick Zylberman.

EDITORIAL



Fin 89, l'événement: THE KILLER

Le déclic s'est enfin produit. On guettait l'étincelle depuis la sortie, en décembre dernier, des **Histoires de Fantômes Chinois**, toujours à l'affiche à Paris, à l'Utopia Champollion.

Non seulement **GunMen**, une autre production Tsui Hark, sort le 15 novembre, mais d'autres merveilles se profilent déjà à l'horizon. **The Killer** vers la fin décembre, **Shangaï Blues** au mois de janvier. Novembre semble d'ailleurs marquer une véritable ligne de départ. Le 15 sort aussi **Rouge**, une belle histoire de fantômes de Stanley Kwan. Le lendemain, le festival d'Amiens programme un hommage à Samo Hong, copain de Jackie Chan et réalisateur de joyaux apocalyptiques (comme **Shangaï Express**, **Eastern Condors**...). Samo Hong se déplacera pour la fête. Parallèlement, la *Golden Harvest* (productrice de Bruce Lee et de Jackie Chan), fêtera ses 20 ans d'existence dans une salle parisienne, avec 10 titres rares. Même le festival du Film Fantastique de Paris (à la Mutualité) participe à l'allégresse générale en présentant une comédie destructrice qui doit plus à **Metropolis** qu'à **Robocop**, ce sera **RoboForce**, une autre production Tsui Hark. La Chine est proche ? Certainement. Mais la fin du cinéma *made in Hong-Kong* est aussi proche, 1997. D'où cette frénésie, cette urgence, ce besoin rapide de reconnaissance. Et la France est le seul pays pouvant encore offrir à cette cinématographie un juste salut. L'Angleterre méprise ouvertement ce cinéma, les USA se regardent le nombril en se congratulant sur le meilleur cinéma du monde, et les autres s'en foutent. Alors ? Il ne s'agit pas pour autant de se gargariser de bouquins aussi ineptes que ce "*Kung-Fu au Cinéma*", bourré d'erreurs, incomplet, et, cerise sur le gâteau, prétentieux. Tandis que *Canal +* présente **Legacy of Rage**, **Magnificient Warriors** et **Police Action**, le compte à rebours commence à égrener les années, les mois... 1997, un pays grand comme Paris et toute sa banlieue doit réintégrer le giron de la grande soeur, la Chine Populaire, la Chine Rouge. Rouge comme le sang des étudiants de la place Tien An Men, et celui des victimes de la "normalisation". A Hong-Kong, on a une trouille verte des rouges. On vit avec une épée de Damoclès suspendue sur la tête. Et toute cette angoisse, ce processus impitoyable, irrémédiable, se retrouve dans le cinéma. Les thrillers suintent le désespoir, et la violence dévaste des régiments entiers d'hommes de main. La *perestroika* n'y existe pas encore...

Marc TOULLEC



Traci Lords, qui continue de faire les beaux jours de toutes les revues de cul en France, figure en tant que vedette invitée dans une comédie alimentaire, **Fast Food** de Michael A. Simpson, dans laquelle un propriétaire d'un MacDo décide de s'installer près d'un campus. Mais la place est occupée par une station-service ! La belle Traci interprète une espionne déguisée en serveuse et chargée de découvrir les secrets de la bonne tambouille dans la Burger Station !

Après avoir terminé son **King of New York**, Abel **China Girl** Ferrara pourrait embrayer sur **Birds of Prey**, un projet ambitieux. Il y décrira l'ascension d'un pouvoir totalitaire, et au final la victoire des "forces de la liberté" qui deviennent pire que la dictature. Cela pourrait devenir une mini-série TV de quatre heures.

Abel Ferrara accumule les projets, et notamment deux scénarios de Zoe Tamerlaine Lund (qui a été son **Ange de la Vengeance** sous le nom de Zoe Tamerliss). L'un d'eux est une biographie du défunt acteur de films X John Holmes. Christopher Walken s'est déclaré intéressé par le rôle.

Chassez les cow-boys, ils reviennent au galop ! Glenn Ford sort de sa réserve (comme les Indiens) pour interpréter un vieux shériff dans **The Law of Randada**, avec la minuscule Charlene Tilton (la naine dans *Dallas*), et Michael Horse. Horse et **Randada** pour un western, ça ne s'invente pas !

Retour de Charles Band à la mise en scène pour sa compagnie *Full Moon*. Il s'agira d'une histoire de fantômes très érotique, intitulée **Meridian** (en français **9 Suaires 1/2**), écrite par Dennis Paoli (**Ré-Animator**), et tournée à Rome. Par ailleurs, les fantômes semblent actuellement très demandés à Hollywood puisque Jerry Zucker (**Y a-t-il un Pilote dans l'Avion ?**) tourne **Ghost** avec Patrick Swayze, Demi Moore et Woopi Goldberg. L'histoire : égaré à New York, un fantôme fait appel à un médium pour retrouver la femme qu'il aime !

Certaines rumeurs affirment que le prochain Francis Coppola **Le Parrain III** serait interprété par Frank Sinatra et Madonna ! Cela ne manque pas de sel, surtout lorsqu'on se remémore les relations connues de Sinatra avec la Mafia. L'acteur aurait même été la source d'inspiration d'un des personnages du roman de Mario Puzo. Le tournage se déroulerait très bientôt en Italie et... en Sicile !!!

Les têtes d'affiche les plus occupées des USA pour la période 1987/89 ont été Gene Hackman et Charlie Sheen, avec 9 films chacun. Suivis par Raul Julia (8 films et 1 téléfilm), et Jim Belushi (7 films et 2 téléfilms).
En ce qui concerne les seconds rôles, c'est Ned Beatty qui décroche la palme, avec 14 films et 2 téléfilms, talonné par M. Emmett Walsh qui assure pas mal, sur 10 films et 3 téléfilms. Médaille de bronze pour Randy Quaid et Fernando Rey, avec seulement un téléfilm de moins.
Dans les abysses du petit budget, Donald Pleasence perd la première place du podium. Malgré ses 17 films et 2 téléfilms, il est battu par la sexy Linnea Quigley, la reine du film d'horreur fauché (19 titres en deux ans) et par les prolifiques Troy Donohue et William Smith.
Pas de chiffres pour les vedettes du porno, si ce n'est pour Ginger Lynn Allen, abonnée au genre et qui se contente maintenant de 9 films en deux ans. Sa première apparition "respectable" dans **L'Amour est une Grande Aventure** de Blake Edwards, a été coupée au montage... En d'autres temps, elle payait de sa personne dans 40/50 productions par an. Fainéante, va !

Impact a la joie de vous annoncer l'union de *Walt Disney* et de *Jim Henson Prod.* (**Le Muppet Show**). On présage pas mal de naissances... Outre un accord de production à long terme, *Disney* a acquis l'ensemble des films et séries TV de *Henson*, ainsi que les droits de merchandising de personnages comme Kermit la grenouille, Miss Peggy, Fozzie l'ours...

Après avoir tâté de l'auto-défense (**Le Proviseur**), du western (**Young Guns**), Christopher Cain écrit et réalise **Final Blackout**, inspiré du roman antimilitariste de feu Ron Hubbard, romancier de science-fiction plus connu pour avoir été le créateur de l'Eglise de la Scientologie.

Rambo à Moscou ! Ce n'est pas le slogan du prochain Stallone, mais un événement, car le **Rambo**, le premier du nom, va sortir en URSS en octobre prochain. Il est question en outre que Stallone se déplace pour l'occasion !



Encore un crocodile au menu. **Croc**, de Elmo Dewitt et avec Vernon Wells, montre deux photographes (à la recherche de sites exotiques) sacrifiés par des sauvages adorant un dieu-crocodile. Le père d'une victime, un milliardaire, décide de monter une expédition pour la retrouver, et engage pour ce faire un ancien du Vietnam. Encore un !

Les juges de San Francisco ont décidé que George et Kathleen Lutz pouvaient intenter un procès à *Orion* et Dino de Laurentiis. Le couple est celui de la célèbre maison hantée d'Amityville, dont Jay Anson avait tiré un livre à succès, puis un film, **Amityville, La Maison du Diable**, lequel a rapporté 75 millions de dollars. Dans leur contrat, les époux Lutz avaient retenu en leur faveur les droits sur des suites éventuelles. *Orion* a ainsi produit deux **Amytiville II**, et un **Amytiville 3-D**, sans se préoccuper d'eux. Un premier tribunal a jugé que la firme pouvait réaliser ces films sans verser un rond, car il s'agissait d'oeuvres d'imagination. Après appel, les Lutz pourraient gagner leur procès et ajouter à la liste **The Amytiville Curse** et un téléfilm.

Stallone encore. Andreï Konchalovsky, réalisateur du polar **Set Up**, avec Sly en flic, désavoue son rejeton. Il semble que le montage final lui ait échappé. Stallone, pas démonté par le bide retentissant de **Haute Sécurité** aux States, prépare actuellement un **Rocky V**, que réalisera John G. Avildsen, metteur en scène du premier et qui avait refusé les suivants pour se consacrer à la série des **Karaté Kid**. Rocky est devenu une épave. De nouveau à la rue, il remonte sur le ring pour se prouver à lui-même qu'il est encore quelqu'un. Cet argument ressemble étrangement à un aveu de la part de Stallone. Mais le sénile Avildsen sera-t-il en mesure d'en tirer quelque chose ?

Le black Gregory Hines est la vedette de **Eve of Destruction**, de Duncan Gibbins, avec la blonde hollandaise Renée Soutendijk (**Le Quatrième Homme**, de Paul Verhoeven). Notre homme est à la recherche d'un androïde nucléaire, sur une bien étrange planète...

Dan Curtis, réalisateur de quelques jolis films fantastiques, au début des seventies, sort du purgatoire TV dans lequel il croupissait. Il a acquis les droits de l'excellent thriller de Walter Wager, publié dans la collection *Série Noire* sous le titre justifié de *"Tout New York en Otage"*.

Le prochain William Friedkin (sorti de deux projets avortés avec Stallone et de la misérable exploitation du **Sang du Châtiment** aux States), **Strike a Match**, se paye un trip rétro dans les années 50. Ce n'est pas un polar, mais une biographie des musiciens Jerry Leiber et Mike Stoller, responsables de quelques tubes pour Elvis Presley (*Hound Dog, Jailhouse Rock*)...

Après le triomphe (injustifié) de **Batman**, le scénariste Sam Hamm est l'homme le plus convoité du moment; il vient de signer pour deux ans chez *Paramount*. Prudent, il a de nombreux projets déjà placés chez diverses compagnies : **Pulitzer Price** chez *Disney*, une adaptation du *"Temps Désarticulé"*, d'après Philip K. Dick, chez *Guber/ Peters*, **The Watchmen**, le prochain Terry Gilliam chez *Warner*, **High on the Bride** chez les *Artistes Associés*, et enfin une révision de **Chapeau Melon et Bottes de Cuir**, pour *Weintraub*. Sa mère se plaint qu'il n'ait plus le temps de lui écrire, après cela...

Fidèle à ses habitudes, Alan Parker soulève actuellement les protestations des communautés asiatiques des States. Son **Come See the Paradise** montre en effet la vie dans les camps où étaient enfermés les Américains d'origine japonaise pendant la deuxième Guerre Mondiale. Dennis Quaid y incarnera un leader syndical, amoureux d'une des prisonnières.

Chuck Vincent, rescapé du porno pré-sida recyclé dans la comédie sexy et l'horreur, monte la barre en s'attaquant à... Georges Feydeau, le king du vaudeville français ! Son **Bedroom Farce** est une adaptation de la pièce *"Occupe-toi d'Amélie"*... A quand Mauriac ou Claudel ?

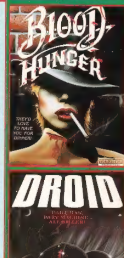


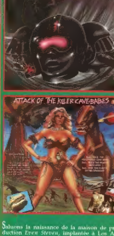
Le mauvais réalisateur de **American Ninja III**, Cedric Sundstrum, continue d'œuvrer dans la mitraille et les gros bras... Son **Saxman**, avec un petit nouveau, balèze et blond, Frank Zagarino, joueur de saxophone libéré de prison et qui doit faire payer son incarcération à des vilains, ravisseurs de sa femme. Avec Oliver Reed et James Ryan, pour étoffer le générique.

Grand retour à la mise en scène pour l'ancien cascadeur Ivan Chiffre (**Bons Baisers de Hong-Kong** avec Les Charlots, et quelques minutes d'un **Lieutenant Blueberry** inachevé), avec **The Stalker**. Le film suit les aventures d'un agent américain dont le patron, un sénateur, a été liquidé par les trafiquants de drogue en Amérique du Sud. Laissé pour mort, il se vengera...

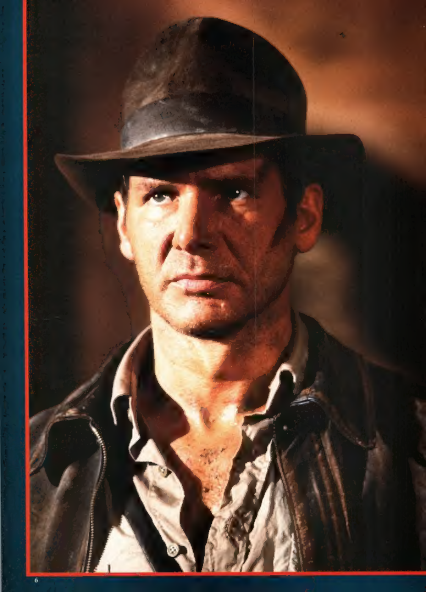
Jack TEWKSBURY

EVEN STEVEN





Saluons la naissance de la maison de production *Even Steven*, implantée à Los Angeles, qui nous propose des trucs assez déments comme **Attack of the Cave-Babes**, de Ed DePriest, comédie préhistorique qui avoue carrément mettre en scène un dinosaure en plastique ! Sont aussi de la partie **Droïd** de Peter Williams (des robots tentent d'éliminer la race humaine) et **Blood Hunger** de Gary Graver, dans lequel on nous révèle l'existence d'un monde interdit, parallèle au nôtre. Even Steven, on t'aime déjà.





Au nom du père Jones et du fils Indiana, Spielberg/ Lucas disent *Amen*. Et adieu à la série. Mais la cérémonie de clôture d'une aventure délivrée de l'emprise du temps ne cherche guère à mouiller les mouchoirs. Même dans les *au revoir*, Spielberg est euphorique, pétillant, à la fois assistante sociale et baroudeur...



Indiana Jones part à la recherche du Graal. Mais c'est son père qu'il retrouve. L'émotion selon Spielberg, chaude et familiale.

Quoi de neuf ? Pas mal de petites choses, de détails mais comme à Hollywood on ne change jamais une recette qui fonctionne, **Indiana Jones et la Dernière Croisade** ne surprendra pas ses inconditionnels...

Moins d'esbrouffe que dans **Indiana Jones et le Temple Maudit**, un rythme plus souple que celui des **Aventuriers de l'Arche Perdue**, des personnages sur lesquels on en dit légèrement un peu plus... Le duo Spielberg/Lucas prend de petits risques, des risques minimes. Et une fois de plus tape dans le mille. Prologue : Indiana Jones fait dès l'adolescense l'apprentissage de la grande aventure. Sa peur des serpents, sa cicatrice sur le menton, son fouet... Spielberg explique. Il donne à son héros un père scientifique, genre rat de bibliothèque, très peu héroïque, mais doté d'un solide bon sens. Henry Jones entre en scène, sous les traits de Sean Connery, éternellement jeune, y compris lorsque les cinéastes le vieillissent, lui demandent de laisser pousser une barbe, qu'ils blanchiront ensuite à outrance. Flegmatique, la tête plongée dans les grimoires les plus poussiéreux, Henry Jones est un papy, un "mauvais père" qui, finalement, expie sa négligence vis-à-vis de son fiston. Spielberg n'a pas changé son fusil d'épaule. Famille je t'aime, famille je t'adore. Tel est le message de **Indiana Jones et la Dernière Croisade**. Et celui des dernières super-productions yankees en date. Dans **The Abyss**, James Cameron unit un couple au bord du divorce, dans **Batman**, Tim Burton pousse son héros à venger la mort de ses parents... **Indiana Jones et la Dernière Croisade** appartient bien à son temps, à la logique de son auteur. Heureusement, le message passe comme une lettre à la poste. Pas de lourdeurs, d'empoignades lacrymales. L'aventure primera tout...

A la poursuite du Sacré Graal, Indiana Jones visite des sous-sols romains infestés de gros rats, détourne un dirigeable, incendie un château autrichien, pilote un biplane, traverse un gouffre sur un pont invisible, ou neutralise un tank... Des exploits, des prouesses, du brio technique, des cascadeurs experts. **Indiana Jones et la Dernière Croisade** répond aux attentes, et on y a même glissé (sur le mode ironique, pour mieux faire passer la pillule) une espionne nazie, qui ne se refuse ni au père ni au fils pour arriver à ses fins... Gentiment audacieux, et surtout moins choquant que le coeur extirpé à mains nues du deuxième tome. Sorti de deux ou trois déficiences techniques, de la froideur réfrigérante de la blonde Alison Doody, d'un "méchant" qui manque singulièrement de panache, Steven Lucas et George Spielberg clôturent somptueusement les aventures d'Indiana Jones. Les fans portent déjà le deuil; la série s'arrêtera là. George Lucas songe sérieusement à une autre **Guerre des Etoiles** tandis que Steven Spielberg tisse sur mesure un cocon à la Famille dans **Always**... 1981-1989 : Indiana Jones a vécu. Pour l'éternité, *always*, pour toujours.

Marc TOULLEC

Indiana Jones and the Last Crusade. USA. 1988. Réal.: Steven Spielberg. Scén.: Jeffrey Boam, d'après une histoire de Georges Lucas et Menno Meyjes. Dir. Phot.: Douglas Slocombe. Mus.: John Williams. SPFX : Industrial Light and Magic (visuels), et Nick Dudman (maquillages). Prod.: Robert Watts/ Amblin/ Paramount. Int.: Harrison Ford, Sean Connery, Alison Doody, River Phoenix, John Rhys-Davis, Denholm Elliott, Julian Glover... Dur.: 2H 05. Dist.: UIP. Sortie nationale prévue le 18 octobre 1989.

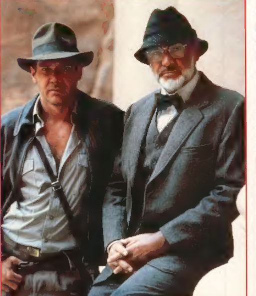
PRODUCTEUR

Entretien avec

ROBERT WATTS

Roger Watts, producteur important dans un film qui en compte une demi-douzaine, ne fréquente que les gros budgets. Il aime ça. De *2001, L'Odyssée de l'Espace* à *Indiana Jones et la Dernière Croisade*, en passant par *Les Aventuriers de l'Arche Perdue* et la trilogie de *La Guerre des Etoiles*, il a vu passer dans ses coffres-forts et ses tiroirs-caisses des centaines de millions de dollars. Mais notre homme en tire le meilleur parti. L'argent est sur l'écran, pas dans ses poches ou dans un compte en banque à Zurich...





Impact : *Quand avez-vous commencé à travailler sur* ***Indiana Jones et la Dernière Croisade*** *?*

Robert Watts : Il y a trois ans. Cela ne concernait encore que le scénario. La préparation proprement dite a débuté en octobre 1987. **Indiana Jones et la Dernière Croisade** a été une expérience complexe, très accaparante. Il y a plus d'efforts dans ce film que dans les deux précédents de la série réunis.

I.: *Etant donné qu'il existe un certain nombre de producteurs sur un tel film, quelle était votre tâche exacte ?*

R.W.: J'ai tout organisé. Je me suis occupé de la bonne marche du film, des extérieurs, de toute la logistique. Où loger les gens, et comment les nourrir... Sur le tournage, il y avait deux producteurs exécutifs, l'un étant George Lucas (sa compagnie est à l'orgine du projet), et le second Frank Marshall; ce dernier travaille pour *Amblin*, la compagnie de Spielberg. Marshall a pris en charge tout ce qui touchait les scènes d'action.



Le rôle d'un producteur est de trouver de l'argent. Mais quand il s'agit d'un *Indiana Jones*, la production (en l'occurrence la *Paramount*) tient à financer entièrement le film. J'ai attendu que le scénario soit terminé pour m'occuper de la logistique, de tous les détails. Et j'ai présenté le tout à Spielberg, sur un plateau. Il n'avait plus qu'à filmer. Ce qu'il fit à partir de mai 88.

I.: *Vous travaillez plutôt en Angleterre, ou aux USA ?*

R.W.: Je travaille là où se tournent les films. C'est-à-dire, pour **Indiana Jones III**, l'Italie, l'Espagne, l'Angleterre, l'Allemagne, les EtatsUnis. Tourner à Venise n'a pas été une partie de plaisir. Nous devions filmer en août, c'est en pleine saison touristique. Je ne pouvais pas déplacer le tournage. Finalement, nous avons obtenu que le Grand Canal soit zone interdite pour un petit moment. Heureusement, il n'y avait aucune modification à y apporter, pour donner à l'endroit un air pré-Seconde Guerre Mondiale... Venise n'a pas d'âge.

I.: *Vous avez une méthode d'approche particulière, en ce qui concerne le film ?*

R.W.: En un premier lieu, vous lisez le scénario et vous réalisez qu'il est impossible à adapter. Puis vous devez vous faire à l'idée que le film se fera malgré votre scepticisme. Il est essentiel de bien choisir les endroits, les pays où vous allez filmer. Parfois, on ne peut pas biaiser. Venise implique que l'on se déplace à Venise ! Mais l'Espagne, par exemple, est couramment utilisée, alors que pas une scène ne se déroule dans ce pays.
Un scénario a toujours tendance à évoluer au moment de la préparation, et quelquefois au milieu du tournage, quand il comporte de trop nombreux dialogues. L'équipe du film discute souvent des scènes d'action. Au cours de la pré-production, la séquence d'ouverture du 3ème *Indiana Jones* a été modifié. De même l'idée, dans l'indroduction du **Temple Maudit**, du gong derrière lequel se réfugie le héros était prévue à l'origine pour **L'Arche Perdue**. La poursuite en wagonnets dans les mines était également prévue dans le premier film.

I.: *Tourner en Espagne revient moins cher ?*

R.W.: Pas vraiment. C'est surtout le milieu naturel qui nous intéresse. Il n'y a pas de désert en Angleterre...

→



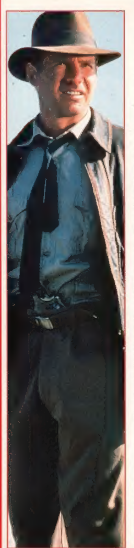
INDIANA JEUNE





L'aventure n'a toujours qu'un seul nom. Mais deux interprètes. Pour la séquence d'ouverture de **La Dernière Croisade**, Steven Spielberg a loué la participation de River Phoenix, jeune acteur de dix-neuf ans prenant un plaisir évident à interpréter un Indiana Jones alors adolescent. Et la jeunesse du plus populaire des aventuriers est loin d'être monotone: "Mon rôle, c'est de l'action non-stop". Poursuivi par un pilleur de trésors, il parcourt sur toute sa longueur un train transportant la ménagerie d'un cirque: "J'ai exécuté moi-même la plupart des cascades. Je me sentais bien dans la peau du personnage bien qu'il n'ait eu qu'un rôle physique. Le mensonge aurait été de laisser quelqu'un d'autre prendre les risques à ma place". Pour celui qui jouait le fils d'Harrison Ford dans **Mosquito Coast**, devenir Indiana Jones relève de l'anecdote amusante. Ce qui ne l'empêche pas de prendre son travail très au sérieux: Pour interpréter Indiana jeune, j'ai simplement observé le jeu d'Harrison Ford dans le but de le rajeunir. Je n'ai jamais essayé d'imiter ses gestes d'adultes. C'est une erreur que font beaucoup d'acteurs, lorsqu'ils se fourrent dans la peau d'un personnage plus jeune qu'eux. L'imitation sonne faux parce qu'on ne peut pas la reproduire parfaitement". Découvert dans deux des meilleurs "films de gosses", **Explorers** et **Stand by Me**, River Phoenix a laissé éclater une sensibilité hors du commun dans **A Bout de Course**. Son rôle dans **La Dernière Croisade** est la négation de sa courte carrière, un entracte distrayant, que devrait interrompre une apparition dans le prochain film de Lawrence Kasdan, **I Love You to Death**.

V.G.



Indiana Jones et la Dernière Croisade

(Robert Watts, suite)

L: *Vous auriez pu aller au Moyen-Orient ?*

R.W.: Cela nous serait revenu beaucoup plus cher. Pensez au coût d'embarquement de deux tanks ! Mais l'ojectif, en tant que producteur, est de minimiser les frais, du moins de faire en sorte que tout demeure financièrement raisonnable. Le scénario dans nos valises, le décorateur et moi-même allons repérer sur place les extérieurs. C'est une étape capitale.

L: *Ne nous dites pas que vous avez emprunté les deux tanks à l'armée espagnole ?*

R.W.: Non, bien sûr. On les a construits. D'abord parce qu'il nous fallait des tanks un peu spéciaux, et *secundo* parce qu'il n'en existe plus de semblables dans aucune armée au monde. Depuis 1938, l'armée espagnole s'est modernisée ! L'un des engins servait pour les plans rapprochés, l'autre pour les plans éloignés. Ils étaient spécialement aménagés. Nous aurions certainement connu des dommages en utilisant de vrais tanks... Il faut noter que tous les moyens de transport sont employés dans **La Dernière Croisade**, tous sauf une paire de skis !

L: *Est-il facile de collaborer avec Steven Spielberg ?*

R.W.: C'est le réalisateur idéal pour un producteur. Il respecte les délais, il comprend tout et très rapidement. Etant lui-même producteur, il sait s'entendre avec les collègues. Steven Spielberg est l'un des cinéastes les plus instinctifs avec qui j'ai pu travailler. Le voir sur un plateau est un spectacle magnifique. Il est tellement imaginatif. Il essaie systématiquement de rendre chaque scène meilleure que sur le papier.

L: *Vous avez collaboré avec un autre géant, Stanley Kubrick...*

R.W.: Notre rencontre date de 1965, trois avant la sortie de **2001, L'Odyssée de l'Espace**. Je suis allé à New York, sur l'insistance d'un ami qui était, sur ce film, producteur associé. A l'époque, nous ne disposions pas des techniques actuelles, et tout ce que nous entreprenions prenait un temps fou. Les trois années de travail sur "2001" m'ont parues une éternité. Officiellement, j'y étais directeur de production.

L: *Quelle est la différence entre un producteur et un directeur de production ?*

R.W.: Le second travaille pour le premier. Le producteur, c'est le patron. Le directeur de production demeure, lui, en relation étroite avec l'équipe technique. Il sert de relais.

L: Comme Spielberg, vous n'appréciez pas vraiment **Indiana Jones et le Temple Maudit** ?

R.W.: Je ne l'apprécie pas tellement. Il est beaucoup trop sombre pour le public américain... Il comporte tout de même des séquences incroyables, celle d'ouverture notamment. J'aime autant **L'Arche Perdue** que **La Dernière Croisade**. Nous avons transformé la violence du **Temple Maudit** en rire, dans ce dernier film.

L: *Quels sont les problèmes auxquels on se heurte quand on s'engage dans une entreprise pareille ?*



Alison Doody (les deux photos): aussi jolie à l'écran qu'au naturel.

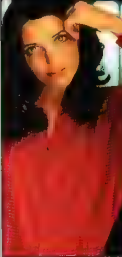


LES "INDIANA GIRLS"

Tout comme la série des *James Bond* où les éphémères compagnes de 007 piquent du nez après une gloire non moins éphémère les trois **Indiana Jones** n'ont pas vraiment contribué à l'émergence de nouvelles stars féminines. Sitôt apparues, sitôt disparues. Ou presque... Karen Allen (Marion, dans **Les Aventuriers**...) se retrouve dans les pattes de l'intrépide Indiana après une courte carrière et deux seconds rôles remarquables dans **Les Seigneurs** de Philip Kaufman, et **Cruising** de William Friedkin. Une *Indiana Jones Girl* avec beaucoup de personnalité, qui peut remercier Spielberg de lui avoir offert un vrai rôle. Car par la suite, elle enchaînera bide sur bide (**L'Envoûtement French Lover**), allant même jusqu'à figurer aux côtés de Johnny dans **Terminus**. On voit mal comment elle pourrait tomber plus bas. Mais la garce intégrale, qu'elle joue dans **Retour de Flamme**, devrait maintenant lui ouvrir de nouveaux horizons. Kate Capshaw, qui interprète Willie dans **Le Temple Maudit**, est moins gâtée par son rôle que Karen Allen. *Oui* l'aventure au féminin. Bonjour la pin-up de luxe, aux prises avec les tracas de la nature. Actuellement en haut de l'affiche de **Black Rain**, le nouveau Ridley Scott, Kate Capshaw a tourné entre-temps dans **Dreamscape** (où elle s'emploie à faire péter les braguettes des spectateurs, dans une scène chaudement onirique...), et **Une Défense Canon** avec comme partenaires Dudley Moore et Eddy Murphy, **Cap sur les Etoiles**, et **Les Coulisses du Pouvoir**. Des rôles qui ne l'ont pas vraiment imposée, même si elle commence à monter dans la hiérarchie des castings.

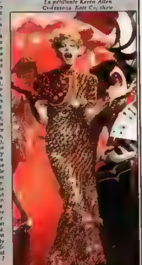
Trop occupé à suivre les relations Ford, Connery, Spielberg se fout complètement de son personnage féminin dans **La Dernière Croisade**. La pauvre Alison Doody (Elsa) traverse tout le film dans la mire du réalisateur. Qu'il la tue lâchement sur la fin n'est donc pas surprenant. Joli pot de fleur dans **Dangereusement Vôtre** et **L'Irlandais**. Alison Doody serait-elle condamnée au rôle ingrat de sculpture plastique harmonieusement intégrée au décor ?

V.G.



La pétillante Karen Allen

Ci-dessous Kate Capshaw



(*Robert Watts, suite*)

R.W.: Cela ressemble à une guerre. Vous partez au combat pour vous retrouver sur un champ de bataille. L'ensemble des techn ciens et des comédiens est sous votre commandement. Il faut respecter les impératifs de travail, nourrir et loger tous ces gens, les soigner si besoin est. L'ennemi ne vous tire pas dessus, mais il a pour noms l'argent et le temps. Et on peut en souffrir. Chaque journée de tournage est différente. Tout dépend si vous êtes en studio ou en extérieurs. Durant le tournage de **La Dernière Croisade** l'équipe technique se levait à 7 heures 30 du matin, et les comédiens à 6 heures 30, pour être sur le plateau à 8 heures. Le travail durait jusqu'à 6 heures 30 ou 7 heures le soir. Ma journée commence vers 6 heures le matin pour s'achever vers 10 heures 30 le soir. Heureusement, tout s'est déroulé conformément à ce que nous souhaitions.

L.: *Et humainement aussi ?*

R.W.: Mis à part les ennuis qui resteront inévitables sur un tournage, la tension par exemple, tout a parfaitement fonctionné. N'oublions pas que nous tournions avec l'équipe des deux précédents ***Indiana Jones***. Exactement la même. C'est une sorte de famille. Tout le monde connaît déjà les autres.

L.: *Donnez-nous une raison valable à l'abandon d'un **Indiana Jones IV***

R.W.: Au départ, on avait prévu d'en faire seulement trois, et nos contrats ont été respectés. Pour le moment, il n'est pas question de réaliser un quatrième volet ! Je ne pourrais pas vous affirmer à 100 % qu'il ne se fera pas. Je ne suis pas propriétaire du personnage. Si, par miracle, Indiana Jones connaissait une autre aventure, je crois que je voudrais en faire partie.

L.: *Avant **Indiana Jones et la Dernière Croisade** vous avez contribué à la réussite de **Roger Rabbit**.*

R.W.: Le plus dur de tous mes films, et de loin. Quelque chose de complètement nouveau. J'ai toujours été attiré par les grosses entreprises. J'ai collaboré en tant que superviseur de la production, sur **La Guerre des Etoiles**, puis comme producteur associé sur **L'Empire Contre-Attaque**. Et sur **Le Retour du Jedi**, j'étais co-producteur. Tous ces postes sont les mêmes à une hiérarchie près. Le travail est identique, il n'y a que les responsabilités qui varient. **Roger Rabbit** a été un cauchemar. Les ***Indiana Jones*** sont des films très physiques, et **Roger Rabbit** une véritable épreuve cérébrale. Les ***Indiana Jones*** et **Roger Rabbit** ont en commun une action qui se déroule dans les années 30. Spielberg a su reprendre des éléments des vieux *sérials*, pour les accomoder aux années 80, les rendre plus sophistiqués.

L.: *L'idée d'engager Sean Connery est venue de qui ?*

R.W.: De Spielberg. Il n'a jamais été question d'un autre acteur. C'était lui, ou personne d'autre. Spielberg voulait Connery et Connery voulait faire ce film. Sean Connery est un homme merveilleux, que je connaissais déjà. Nous avions travaillé ensemble au Japon sur **Opération Tonnerre** et **On ne Vit que Deux fois**. J'y étais régisseur général. Personnellement, je trouve très amusant de voir maintenant que James Bond devient le père d'Indiana Jones... Les relations entre Harrison Ford et Sean Connery ont été formidables. Ils ont le même charisme.





(Robert Walts, suite)

L. Le fait de diminuer les effets spéciaux dans **La Dernière Croisade** *allait-il de pair avec celui de renforcer l'aspect comédie ?*

R.W. Grosso modo, c'est le concept même du film: jouer sur la relation humoristique père-fils et non sur l'horreur ou sur les effets spéciaux. J'aime tout particulièrement la séquence où Hitler en personne dédicace le livre d'Harrison Ford.

L. Vous avez un droit de veto sur les choix opérés sur le casting par exemple ?

R.W. Pas vraiment. C'est Spielberg qui met en scène et Lucas qui écrit le scénario. Mon apport créatif se limite à mettre l'accent sur ce qui me paraît trop cher: telle ou telle séquence. Je peux alors faire modifier l'histoire en suggérant une formule moins onéreuse.

L. Vous n'êtes pas trop déçu par le fait que **Indiana Jones et la Dernière Croisade** *se soit fait dépasser au box-office par* **Batman**

R.W. Non, car **Indiana Jones** nous a tout de même rapporté beaucoup d'argent. Evidemment, j'aurais aimé qu'il fasse plus que **Batman**, mais je ne suis pas aigri. Je souhaite même bonne chance à **Batman**. Tout film qui fait rentrer de l'argent rend service au cinéma. Si tous les films se rembo[illegible]saient de cette façon, notre vie de producteur s'en trouverait facilitée. **Batman** est très différent des autres films de super héros: sa conception artistique est vraiment différente. Je connais l'argument du gros film qui écrase les petits. Cependant, je souscris à un autre raisonnement qui veut que la réussite d'une grosse entreprise permette à la compagnie productrice de lancer des œuvres plus personnelles aux budgets nettement moins importants. Mais l'inflation actuelle des budgets est une honte. Le cinéma est déjà la forme d'art la plus onéreuse. Ces sommes astronomiques rendent mon métier de plus en plus risqué: je dois faire attention à la dépense du moindre dollar. Si votre film coûte 50 millions de dollars, il doit en rapporter 150 pour qu'on puisse dire qu'il s'agit vraiment d'un succès, et pour que tout le monde rentre dans ses frais. La production américaine est néanmoins en bonne santé. Je vais bientôt créer ma propre compagnie de production et mes budgets seront nettement moins importants que ceux d'**Indiana Jones** et de **Batman** !

Propos recueillis par
Alain CHARLOT
et **Marc TOULLEC**

LES

Les plus grands défis tiennent souvent à des rencontres. Celui des *Aventuriers*... s'est bâti autour d'un château de sable laminé par la marée. Ses architectes: Spielberg & Lucas.

Deux hommes sur une plage de Hawaï, deux adultes qui construisent un château de sable qui parlent de projets. L'un se repose du tournage harassant de **La Guerre des Etoiles**, l'autre fait une pose entre deux prises de **Rencontres du Troisième Type**. Et ça cause, ça délire. Spielberg déplore le fait que jamais il ne pourra réaliser un *James Bond*, quand Lucas le console en exhumant de ses souvenirs et d'une idée vieille de quelques années un certain *Indiana Jones*, professeur respectable d'un côté et aventurier intrépide de l'autre. **La Guerre des Etoiles** obtenant le succès phénoménal que l'on connaît et **Rencontres du Troisième Type** sauvant *Columbia* de la banqueroute, les deux compères sont désormais maîtres de leur destin cinématographique. Et celui-ci passera évidemment par **Les Aventuriers de l'Arche Perdue**.

L'HERITAGE DU SERIAL

Steven Spielberg n'a jamais dissimulé son amour pour ces films à épisodes, les *sérials* des années 30-40, souvent tournés avec des budgets mesquins par des artisans rôdés aux pires difficultés. Les mauvaises langues disent même que le père d'E.T. a tout pompé sur ces bandes bondissantes, speeds, fonçant à des rythmes échevelés. En quinze minutes, durée d'un épisode, un *sérial* énumère souvent plus de péripéties qu'un long métrage. Tout gosse, Spielberg découvre les fleurons du genre dans le cinéma du quartier. **Masked Marvel**, **Jungle Jim**, **Spy Smasher**, **The Red Rider** et quelques autres, fournissent au duo la matière première et le principe de base des **Aventuriers de l'Arche Perdue**: un héros véritable et une action menée à un train d'enfer. Spielberg va prendre pour modèle **BlackHawk** (incarné par Kirk Alyn, ex-interprète de **Superman**), lequel, pilote de chasse, sauve le rayon laser d'un savant des griffes d'un gang de saboteurs, tandis que Lucas lorgne plutôt vers **Don Winslow of the Navy**, une série B particulièrement obscure des années 40. Sans honte, les deux hommes repiquent ça et là des séquences entières, construisent un scénario en béton qui amalgame trente années de *sérial* débridé en deux heures de projection compacte. Le look d'Indiana Jones ne leur pose aucun problème.

AVENTURIERS DE L'ARCHE PERDUE









(Les Aventuriers de l'Arche Perdue suite)

Ils se souviennent particulièrement de l'aventurier crapuleux incarné par Humphrey Bogart dans **Le Trésor de la Sierra Madre**, chef-d'œuvre de John Huston, et d'un autre héros, celui d'une modeste réalisation de Jerry Thorpe, **Le Secret des Incas**, avec Charlton Heston. Solidement charpenté par toute une tradition de divertissements tonitruants, Indiana Jones est donc fin prêt à vivre une première aventure. Ne manque plus qu'un scénario et un interprète.

LE DEBUT DES OPERATIONS

Tout d'abord, Spielberg et Lucas songent à Tom Selleck pour porter l'accoutrement d'Indiana Jones. Mais la star du feuilleton **Magnum** tient à honorer un engagement sur un téléfilm. *Exit* Tom Selleck, lequel ne manifestera jamais la moindre rancœur concernant le refus de ce rôle.

Les deux cinéastes se rabattent aussitôt sur Harrison Ford, qui accepte immédiatement émettant seulement des réserves sur d'éventuelles ressemblances entre Indiana Jones et Han Solo, son personnage de **La Guerre des Etoiles**.

Même Tom Selleck avoue qu'il ne peut imaginer un autre comédien dans le rôle !

Les prémices du scénario sont amorcées par le réalisateur Philipp Kaufman, secondé par George Lucas. Pour une raison encore mystérieuse, Kaufman sort du projet au profit de Lawrence Kasdan, remplaçant de la défunte Leigh Brackett sur **L'Empire Contre Attaque**. Quatre mois après les premières réunions de travail enregistrées sur magnétophone lors d'une semaine à la campagne, et à partir d'un script initial de 100 pages, Kasdan livre son scénario. Un scénario qui sera réécrit 5 fois par la suite... Seules deux scènes majeures sauteront avant le tournage : l'intrusion d'Indy dans un musée chinois à Shangaï doté d'un système d'alarme très performant et l'attaque de deux samouraïs assez vindicatifs. Kasdan regrette toujours les quelques invraisemblances rajoutées *in extremis* durant le tournage.

L'AVENTURE COMMENCE...

Méfiants (car le **1941** de Spielberg avait été deux ans plus tôt un flop gigantesque) mais encouragés par le triomphe de **La Guerre des Etoiles**, les pontes de la *Paramount* signent alors pour **Les Aventuriers de l'Arche Perdue**. Mais le contrat oblige Spielberg et Lucas à travailler dans des conditions assez dures : interdiction de dépasser budget et temps de tournage sous peine d'amendes pour le moins relevées.

Cependant, les deux compères n'hésitent pas. Non seulement, Spielberg économise sur le budget, mais de plus il termine le film deux semaines avant la date prévue. Le tournage se déroule à grande vitesse, on filme uniquement ce qu'il faut, les séquences appelées à être sucrées au montage sont d'emblée évacuées sur le papier. George Lucas n'aura à vrai dire qu'à supprimer les quelques plans trop sanglants à son goût, et qui peuvent gâter la bonne humeur de l'ensemble.

Une initiative heureuse de Harrison Ford avance de trois jours le tournage en Tunisie. Il était prévu que le combat qui l'opposait à l'imposant guerrier en turban et armé d'un sabre impressionnant soit dans la lignée des duels à la "Errol Flynn". Le comédien suggère simplement : le héros sort son flingue et tire. Logique et économique. Le premier jour de tournage se déroule en France, à La Rochelle, dans une base de sous-marins datant de la Seconde Guerre Mondiale. Les conditions climatiques sont effroyables en ce mois de juin 1980. Spielberg se sert d'une maquette inutilisée du submersible du **Bâteau**. Plus tard, en plein Sahara, la chaleur (50 degrés à l'ombre) et une alimentation locale fort épicée créent les pires problèmes (notamment stomacaux).

73 jours après le premier tour de manivelle à La Rochelle, les prises de vues s'achèvent à Hawaï, l'endroit même qui avait vu naître **Les Aventuriers de l'Arche Perdue** !

Marc TOULLEC



CASCADEUR

Entretien avec

VIC ARMSTRONG

Depuis son hôtel de Bangkok où il tourne le prochain Mel Gibson, Vi[illegible]e. Ca[illegible]ant [illegible] Ind[illegible]ant. [illegible] à autant d'explosions et de titanesques coups de lattes !

Impact : *Comment devient-on cascadeur de nos jours ?*

Vic Armstrong : C'est assez difficile. En Angleterre, on exige de vous une qualification qui comprend la gymnastique, la conduite d'engins de toutes sortes, la natation, la montée à cheval. Il y a 25 ans, quand j'ai débuté dans le métier, il suffisait d'être jeune et d'appartenir au syndicat des cascadeurs, Equity. J'ai tout de suite été très demandé, car j'étais le plus jeune.

I.: *Cela ne doit pas être très facile tous les jours ?*

V.A.: C'est un métier très dur, la concurrence y joue à plein. Il y a tant d'argent investi maintenant dans le cinéma, qu'on ne traite plus rien comme avant. Je viens de finir un tournage qui a coûté 65 millions de dollars. Il n'était pas question d'embaucher un nouveau venu... Trop de responsabilités sont en jeu. Je fais allusion à **Total Recall** sur lequel j'étais responsable de la seconde équipe et des cascades.

COMPAGNONS D'ARME



Denholm Elliot et John Rhys-Davies dans LA DERNIERE CROISADE

Il y a des spectateurs privilégiés pour assister aux aventures trépidantes d'Indiana Jones. Ce sont les seconds rôles, personnages accompagnateurs qui ne crachent pas dans la soupe lorsqu'il s'agit de passer à l'action.

Marcus Brody, interprété par Denholm Elliot, est un conservateur de musée qui retrouve Indiana Jones pour la seconde fois, après **Les Aventuriers de l'Arche Perdue**. Avec son visage de poupon inoffensif, Denholm Elliot a derrière lui une longue carrière et deux films, **La Rose et la Flèche** et **Un Pont trop Loin**, où il avait déjà comme partenaire Sean Connery.

Demi-Lune est le prototype même du gamin débrouillard et qui n'a peur de rien. Dans **Le Temple Maudit**, c'est lui qui brise l'hypnose d'Indy et le sauve ainsi d'une mort certaine. Ke Huy Quan, âgé à l'époque de douze ans, est apparu depuis dans l'équipe des **Goonies**...

Nettement plus imposant, John Rhys-Davies, le volubile égyptien Sallah (Tome I et III), seconde Indiana Jones dès que celui-ci s'aventure du côté de la Méditerranée. Nature forte, John Rhys-Davies est un général soviétique dans **Tuer N'Est pas Jouer**. Honte à lui, il fréquente aussi les deux **Allan Quatermain** et **Le Temple d'or**, où il joue les mauvais bougres !

V.G. et M.T



(Vic Armstrong, suite)

I.: *Comment vous préparez-vous avant le tournage ?*

V.A.: D'abord, je lis le scénario, et j'essaie de comprendre les scènes qui exigeront une aide. Puis j'en discute avec le réalisateur, les gens des effets spéciaux, et l'équipe artistique. Je me soucie de savoir s'il y a des animaux, des voitures... Je décide de l'équipement auquel j'aurai à recourir. Je choisis ensuite les cascadeurs. Sur le tournage, je converse avec les acteurs, leur demande comment ils veulent être perçus, quelle image sportive ils tiennent à donner d'eux-mêmes. Le travail s'élabore ensuite petit à petit, étape après étape.

I.: *Malgré toutes ces précautions, il y a des accidents ?*

V.A.: Oui, hélas. Quelle que soit la compétence du gars qui effectue la cascade, on n'est jamais sûr que tout se passera bien. Doubler par exemple un pilote de formule 1 comporte inévitablement des risques. J'ai plutôt eu de la chance, je ne me suis cassé que quelques côtes. Rien de sérieux...

I.: *Quel a été le plus difficile à tourner, durant La Dernière Croisade ?*

V.A.: La séquence du tank et le saut du dos du cheval sur le tank. Il y avait un animal en jeu, et cela rendait les choses plus complexes. Ce n'est pas comme un véhicule. Un cheval entraîne souvent des impondérables. S'il y a quelque chose qui les chiffonne, ils réagissent différemment.

I.: *Tout est donc minuté à la perfection .*

V.A.: On accorde nos montres, à la microseconde près (rires). On fait constamment de la pub pour Rolex.

I.: *Quelles doivent être les qualités d'un bon cascadeur ?*

V.A.: Selon moi, mais c'est un avis qui n'est pas partagé par tout le monde, il doit être athlétique, fort physiquement. Il doit être logique, brave et sûr de lui. Il faut qu'il soit aussi un expert dans le style de cascades qu'on tourne. S'il s'agit d'une course de voitures, il doit être supérieurement bon derrière un volant... J'ajoute qu'il doit avoir également un peu de chance (rires).

I.: *Quelles indications vous donne Spielberg sur le plateau ?*

V.A.: Je le connais depuis 10 ans. Nous nous faisons entièrement confiance, et comme il est l'un des meilleurs réalisateurs du monde, j'essaie de le satisfaire à 200 %. Nous sommes très amis. Quand je lui dis que la scène va se dérouler selon ses voeux, il ne discute jamais mon jugement. Il me respecte pleinement.

I.: *Et George Lucas ?*

V.A.: Il demeure toujours très calme, très tranquille. On sent tout de suite qu'il est très malin. Lui aussi me fait confiance. Les cascadeurs et les cascades coûtent vraiment cher, mais George Lucas accepte toujours mes budgets. Il sait que mon objectif est de présenter le plus beau des spectacles en utilisant le moins d'argent possible. Pas de dépenses inutiles. D'ailleurs, Spielberg est très soucieux de respecter les délais et le budget.

EFFETS SPÉCIAUX...

MIKE MacALISTER: SOYONS SOBRES!

Le nom de Mike MacAlister appartient au développement du plus important studio d'effets spéciaux de la planète, *Industrial Light and Magic*, dont le big boss n'est autre que George Lucas.

MacAlister possède la filmographie glorieuse de son employeur, de **L'Empire Contre-Attaque** à **Indiana Jones et la Dernière Croisade** en passant par **Willow** et **E.T.**

"Je suis arrivé dans cette branche par hasard, après des études en vue de devenir directeur de la photographie.

Un ami m'a engagé sur un show TV ***Jason on Star Command***, puis ce fut **L'Empire Contre-Attaque** sur lequel j'ai été assistant-caméraman dans la séquence d'attaque de Tauntaun"

En quelques années, Mike MacAlister est néanmoins devenu l'un des piliers d'I.L.M., l'un de ceux les plus qualifiés pour évoquer les différences techniques entre **Indy III** et ses prédécesseurs.

"En terme de difficultés, les effets spéciaux de ce troisième film n'ont pas été aussi nombreux que ceux des deux précédents.

Ils sont, par ailleurs, très réalistes en comparaison de ceux des **Aventuriers** où il y avait l'ouverture de l'arche et toutes ces choses surnaturelles. Les effets spéciaux de **La Dernière Croisade** sont en grande partie des choses qui ressemblent à celles qu'on accomplit dans la réalité.

Il n'y a aucun tour de force surhumain comparable à la poursuite dans les wagonnets du **Temple Maudit**.

L'effet devient spécial dès qu'il concerne une action irréalisable. Si l'on s'en tient à cette définition, l'action la plus "spéciale" a été la scène du combat aérien"

Une scène éclatante il est vrai, mais pas anthologique comme les tours de force du **Temple Maudit**. Le Messerschmitt débarrassé de ses ailes en passant sous un tunnel est, en comparaison, un banal travail de maquettes fignolées au millimètre. Cependant, la préparation des effets spéciaux est souvent sujette à des changements sur le plateau.

La raison est simple. Mike MacAlister est le dernier à être mis au courant des effets spéciaux du film !

"Habituellement, dans un film de Steven Spielberg, vous ne pouvez pas vous payer le luxe de vous asseoir réellement avec lui pendant des heures.

Il est trop occupé et, de plus, il déteste la pré-production. En général, Spielberg a déjà travaillé sur les effets



spéciaux à Los Angeles avec le directeur artistique et un producteur exécutif. Le story-board est déjà prêt. Tout le boulot de préparation est bel et bien terminé avant que moi, responsable des effets spéciaux, je sois impliqué dans le projet final. Spielberg et ses collaborateurs n'ont plus qu'à me faire parvenir le planning. J'en prends connaissance, prépare les questions à poser à Spielberg.
Sur La Dernière Croisade précisement, je me suis rendu à Los Angeles où je l'ai rencontré en tout et pour tout pendant une heure pour lui poser les questions préalables avant de tourner. Cela a été notre seule rencontre avant le tournage en Angleterre". Court, vraiment court.

Une séquence est ainsi passablement expédiée durant les préparatifs : la ronde des avions nazis autour du dirigeable. "C'est exactement comme si on avait essayé d'imaginer à quoi pouvait ressembler la scène, avant la rédaction du story-board. Une fois que le directeur artistique et son équipe eurent pris en mains cette séquence qu'ils l'eurent vraiment décortiquée il devint évident pour Spielberg que ce que le story-board prévoyait était impossible à réaliser, à cause des contraintes physiques. C'est alors que vous abandonnez cette idée, que vous vous replongez dans le scénario de départ. Grâce à cette souplesse, vous pouvez réaliser des modifications importantes, ce qui évite ensuite des erreurs grossières."

Même les mécaniques les mieux huilées connaissent parfois des ratés.

M.T



Photos ci-contre. Le vieillissement accéléré du méchant Julian Glover (en haut). Un avion modèle réduit passe sous un tunnel miniature. A l'écra... out paraît grandeur nature (en bas).



(Vic Armstrong suite)

L. *Une cascade laisse-t-elle la place à l'improvisation ?*

V.A.: Tout à fait. C'est même nécessaire. C'est pourquoi j'aime travailler avec Spielberg. Il vous confie le script et le story-board des mois à l'avance, et vous pouvez [illegible] vous préparer. Mais quand on arrive sur les lieux, on s'aperçoit que tel rocher, telle surface, tel endroit, risque de compromettre vos chances de succès. Alors, on pense à une cascade différente de celle conçue au départ. Une fois cependant que la cascade proprement dite a démarré, plus question de changer quoi que ce soit. Je pense que cette improvisation donne aux films de Spielberg une spontanéité, qu'on ressent instantanément.

L. *Harrison Ford effectue lui-même certaines des cascades*

V.A.: Il est merveilleux. Je répète sans arrêt qu'il aurait fait un cascadeur incroyable, s'il n'était pas déjà un très bon acteur. Il me donne son avis sur les gros plans, sur la façon dont on va tourner la scène. Il a beaucoup de courage, trop parfois, et il est très athlétique. Il coordonne très bien ses mouvements. J'estime qu'**Indiana Jones** lui doit énormément. Harrison Ford, dans son ranch, exerce encore la menuiserie. Il peut construire des meubles impeccables. Il est donc très méticuleux, et cela se retrouve dans les cascades.

L: *Vous rencontrez souvent des comédiens comme lui ?*

V.A.: Non, très peu souvent. Arnold Schwarzenegger est de cette veine. Mais Harrison Ford est le meilleur. Il est vraiment fantastique.

L: *Est-il toujours aisé de s'entendre avec les comédiens ?*

V.A.: Non. Il faut parfois user de diplomatie pour leur faire comprendre qu'ils n'y arriveront pas. Certains tiennent à effectuer les cascades par défi, sans trop raisonner. Je les persuade d'y renoncer. Il y a parfois de bons acteurs, gringalets, et ceux-ci veulent faire les fous ! Le secret de la réussite des séquences d'action des **Indiana Jones** tient dans la présence d'Harrison Ford.

L. *Avez-vous un contrôle sur le montage des scènes que vous avez tournées ?*

V.A.: Non, pas nécessairement. Lorsqu'on tourne, on agit en ayant en tête la façon dont le film va être découpé ou monté. Spielberg sait alterner les plans de coupe, les travellings, les gros plans, les plans tournés par d'autres équipes. Il "sert" bien la cascade.

L: *Vous remettriez donc ça s'il y avait un* ***Indiana Jones IV*** *?*

V.A.: Et comment ! On travaille dur, mais l'ambiance sur le plateau est formidable. On plaisante beaucoup... Je renoncerais à tout pour **Indiana Jones** ! Je l'ai d'ailleurs déjà fait... J'ai refusé de collaborer à d'énormes films, pour me consacrer à cette série. Les gens que je préfère dans le monde du cinéma sont d'ailleurs Harrison Ford, Steven Spielberg et George Lucas !

L. *Quels moments préférez-vous dans* ***La Dernière Croisade*** *?*

V.A.: Difficile de répondre. Je pense surtout aux dernières prises, lorsque nous nous regardions tous, en nous disant : "On a réussi de nouveau !" Ce sont des moments à la fois tristes et joyeux..

L: *Pensez-vous qu'avec les nouvelles techniques dont on dispose, tout est devenu possible pour un cascadeur ?*

V.A.: Oui. Rien n'est impossible. Je possède tout un attirail extrêmement coûteux qui me permet de tout faire. Plus ça se complique, et plus vous devez innover. J'ai dans ma panoplie des vêtements qui peuvent supporter des températures incroyablement élevées, des câbles invisibles, ou des pneumatiques pour amortir des chutes vertigineuses.

L: *Les cascadeurs de Hong-Kong sont aussi performants que les américains, selon vous ?*

V.A.: J'ai travaillé avec certains d'entre eux, sur **Tai Pan** et **Indiana Jones et le Temple Maudit**, dont une partie avait été filmée à Macao. Je les connais assez bien, et je sais que, dans leur domaine, ils sont excellents. Ils sont un peu moins sophistiqués que nous mais ils possèdent une remarquable agilité, ils en veulent. Là où ils sont théâtraux, là où ils peaufinent leur style, nous nous montrons plus réalistes. Ce sont d'excellents cascadeurs, sans aucun doute. Cependant, ils se conduisent face au danger de manière plus irrationnelle: par exemple, ils prennent moins de précautions, et, du coup, ils connaissent plus d'accidents.

L. *Pourquoi vous trouvez-vous actuellement en Thaïlande ?*

V.A.: Je tourne **Air America**, avec Mel Gibson et Robert Downey Jr. Cela se passe au Laos, après la guerre du Vietnam, et la CIA est impliquée. L'histoire est très américaine, dans le sens où l'approche du conflit vietnamien y est très confuse.

L. *Quelles sont, selon vous, les cascades les plus dangereuses ?*

V.A.: Toutes celles qui touchent au feu. Les flammes représentent toujours un grand danger. Les cascades avec des animaux, également. Ou les chutes de très haut... Mais le feu m'effraie davantage.

A LA POURSUITE DES BILLETS VERTS

Quand il est question de fric, les scrupules s'évaporent. Ecumant sur les recettes spectaculaires des *Aventuriers*... et d'*Indiana Jones* .., une poignée de petits malins se sont dit *"pourquoi pas nous ?"*. Armés de photocopieurs et de papier-carbone, ils tentent l'aventure des plagiats perdus. Et déjà oubliés !

Les plagiats ils sont inévitables témoignages d'un succès important d'une mode ou d'une idée dans le vent. Dès la sortie tonitruante des **Aventuriers de l'Arche Perdue**, des producteurs sans doute formés chez *Rank Xérox* remontent leurs manches ...onnent au talent sur une table de montage le film de Spielberg, de façon à remonter les rouages du triomphe.
Les compères de la Cannon, Menahem Golan et Yoram Globus, exhument un vieux classique de la littérature d'aventures de H. Rider Haggard, débauchent une star de la télé (Richard Chamberlain) et un cinéaste fait ... (Jack Lee Thompson). Resultat **Allan Quatermain et les Mines du Roi Salomon**. La copie, honteuse, pille **Les Aventuriers** son humour son rythme. La mayonnaise battue dans tous les sens donne nausées et coliques. Sauvages froussards allemand au fort accent teuton, jolie blonde... **Allan Quatermain et les Mines du Roi Salomon** ressemble à une aventure de ***Docteur Caraïbe*** réalisée par l'un des zoomeurs fous de ***Blomra***. Deux ans après, ... remet ça. Gary Nelson remplace Jack Lee Thompson sur **Allan Quatermain et la Cité de l'Or Perdu** (alors qu'entre temps est sorti le semi-parodique **Temple d'Or** de Jack Lee Thompson, avec Chuck Norris dans le rôle d'Harrison Ford). Montage hystérique, grosse zizique, et péripéties barges. C'est irrémédiablement crétinoïde.
En comparaison, **Les Aventuriers du Bout du Monde** de Brian G. Hutton, avec l'aviateur Tom Selleck prend des allures de téléfilm de prestige destiné au *prime time* du samedi soir. Une jeune londonienne engage un pilote bourru (Selleck), pour retrouver son père disparu au fin fond de la Chine d'avant la Révolution Culturelle. Un produit mollasson, et un rôle de consolation pour Tom Selleck après son refus d'incarner Indiana Jones, pour des raisons d'emploi du temps. Sept ans après, qui se souvient encore de son Patrick O'Malley des **Aventuriers du Bout du Monde** ?

LES AVENTURIERS DU TIROIR-CAISSE

Si **Les Aventuriers de l'Arche Perdue** n'avait pas vu le jour parions que **A La Poursuite du Diamant Vert** de Bob Zemeckis serait resté dans les limbes. Une romancière (Kathleen Turner) rêve à la grande aventure et rencontre un baroudeur sentimental (Michael Douglas), avec lequel elle va affronter la jungle. Un triomphe au box-office, **A La Poursuite**.. connaît l'inévitable séquelle de rigueur, **Le Diamant du Nil** de Lewis Teague, machin propre sur lui, gnangnan et pas drôle. Visiblement, le cinéma américain court après la recette miracle des **Aventuriers de l'Arche Perdue**, mais ses producteurs n'oublient qu'une chose : l'accumulation d'ingrédients détournés ne peut généralement pas renouveler la réussite du titre ciblé. L'inspiration et le talent, cela ne se fabrique pas.
Les promoteurs (canadiens) des **Aventuriers de la Sierra Leone** de Bob Schultz, testent aussi la recette ***Indiana Jones*** en espérant un petit miracle. Mais ceux-ci n'ont pas trempé les bobines de leur mong...) dans les eaux salvatrices de Lourdes. Le pauv' Hank Richards (Simon McCorkindale) court se un disque d'or, garni d'une pierre capable de créer un rayon de la mort. Le héros s'époise très vite et vient rapidement à bout de la patience du spectateur. Tenant à peu près le même raisonnement : **Revenge of the Stolen Stars** d'Ulli Lommel (pseudo-parodique débile) **Bloodstone** de Dwight Little (tourné avec d'assez gros moyens aux Indes), et **Dreams of Gold** d'Eric Weston et José-Luis Garcia Agraz (encore une chasse au trésor) sont du tout-venant l'écume de la vague. **Jake Speed** de Andrew Lane, assez mouvementé, avec un délicieux méchant incarné par John Hurt est encore ce qui s'est fait de mieux dans le domaine.
Plus ambitieux, les Australiens prennent un aviateur valeureux, les statues de l'Ile de Pâques, un cimetière de bateaux et des extra-terrestres pour garnir leur **Dakota Harris**. Faute de scénario et de metteur en scène (Colin Eggleston s'est endormi au volant), on peut dire que le film se fait hara-kiri dès les premières minutes.


De haut en bas : LE TRESOR DES QUATRE COURONNES, ALLAN QUATERMAIN ET LES MINES DU ROI SALOMON, LES AVENTURIERS DU COBRA D'OR et LES AVENTURIERS DU BOUT DU MONDE

L'EUROPE DES AVENTURIERS

Toujours présents lorsqu'il s'agit de reprendre les bonnes idées, les Italiens ont été plutôt chanceux avec les "petits" des **Aventuriers de l'Arche Perdue**. Antonio Margheriti, toujours planqué derrière le pseudo d'Anthony M. Dawson, tourne coup sur coup **Les Aventuriers du Cobra d'Or** et **Le Temple du Dieu Soleil** avec le même interprète, David Warbeck. Le principe est simple (récupérer un objet précieux), les budgets minces, le savoir faire du réalisateur parfaitement capable de tout faire passer, "au nom de la série B". Bancal, ces deux *Aventuriers* petite pointure doublent les minables **Allan Quatermain**. Toujours en Italie, Duccio Tessari souffle sur les braises tièdes du western en pensant très fort à Spielberg. Il souffle jusqu'à y laisser ses poumons, son **Tex et le Seigneur des Abysses** est un cas grave de tuberculose cinématographique. Son rythme est carrément asthmatique. De plus, Giuliano Gemma (*clean* comme un cow-boy des années 30) affiche une mine déconfite.
Pas très loin, en Espagne, un milliardaire américain finance **A la Poursuite du Soleil d'Or**, sous la direction de Matt Cimber et avec la blonde Laurene Landon. C'est *Tex*... en beaucoup mieux. Le mélange aventure western et fantastique fait mouche. Pour le compte des Etats Unis et de l'Espagne, l'Italien Ferdinando Baldi dél... complètement avec son **Trésor des 4 Couronnes** en relief dont le héros, un mercenaire, pique une clé précieuse au nez et à la barbe d'une secte. **Le Trésor des 4 Couronnes**, ou le plagiat en grande forme.
Probablement bâclés, **El Tesoro de la Diosa Blanca** et **En Busca del Dragon Dorado** de Jess Franco (**Les Prédateurs de la Nuit**) se déroulent dans des jungles, genre Bois de Boulogne et profitent de la vogue des **Indiana Jones** pour restaurer l'aventure exotique rayon série Z, avec sauvageonnes blanches et trésor habituels. Opportunisme. En fin de compte les *tanas* des *Aventuriers* & séquelles hurlent à la ringardise à la pauvreté d'inspiration.
Les modèles de Spielberg/Lucas, ces bons vieux *sérials* des années 30-40 encore plus restrictifs question dollars, atteignent pleinement leur but, divertir. Les copies sont un mal, mais tous les maux ne sont peut-être pas désagréables.

M.T.

Vic Armstrong suite

L. *Vous avez votre propre équipe*

V.A. Je travaille pour un organisme qui se nomme "Stunts Incorporated", et qui est la plus grosse association de cascadeurs au monde. Elle regroupe des Hongrois, des Espagnols, des Hollandais, des Irlandais, des Anglais et des Americains. J'ai de la chance car je travaille sur des longs métrages internationaux ce qui me dispense de passer par les syndicats. J'engage donc qui je veux, et mon équipe est formée par les meilleurs spécialistes mondiaux. Ils ont tous plusieurs spécialités. Il y a celui qui saute depuis des hauteurs incroyables, celui qui sait se battre magnifiquement

L. *Avez-vous les capacités d'un metteur en scène ?*

V.A. Certainement. En fait je vais réaliser bientôt mon premier film, une histoire policière située à New York. *General Media Film* c'est-à-dire Bob Guccione, l'éditeur de *Penthouse*, en est le producteur. On n'a pas encore de titre, ou peut-être **Chroniques d'un Flic**. Le budget sera de l'ordre de huit à dix millions de dollars. J'ai souvent dirigé des séquences d'action. Je l'ai fait six mois, sur **Total Recall**, ce qui équivaut environ à plus de 1000 plans

L. *Le mystère est encore intégral sur* ***Total Recall***

V.A. C'est un film aux allures futuristes où l'action prédomine. Il se déroule sur Terre et sur Mars. L'histoire est pleine de surprises, de coups tordus, et de scènes d'action. En gros, Schwarzenegger sauve la planète qui se trouvait dominée par un gouvernement tyrannique. Le scénario est plus important que ce simple résumé : il est étrange, très original. **Total Recall** fera un malheur

L. *Et vous en avez donc réalisé quelques séquences ?*

V.A. Dans l'une d'entre elles, Arnold se fait piéger dans un tunnel, au volant d'une sorte de véhicule lunaire tout terrain, tout explose autour de lui, et l'autre conducteur est tué. Dans une autre scène, un réacteur nucléaire arrache un pan de mur en sautant. L'endroit se dépressurise, alors qu'Arnold se bat contre des adversaires, qu'il tente de rejeter dans la zone la plus radioactive. Ils se retrouvent tous suspendus à l'horizontale en train de lutter contre l'effet de succion. Les cascades n'ont pas été évidentes. On voit également dans **Total Recall** une bagarre entre deux femmes mais une véritable bagarre ! A coups de couteau, de révolver, et de poings

L. *Y a-t-il d'autres cascadeurs que vous admiriez ?*

V.A. Bien sûr. Hal Needham. Il a dirigé la série des **Cours Après Moi, Shérif** et quelques autres films avec Burt Reynolds. Il est millionnaire, maintenant. Autrefois, c'était un merveilleux cascadeur. En remontant le cours du temps, il y a aussi Yakima Canutt

L. *Celui qui a dirigé la course de chars dans Ben-Hur*

V.A. C'est le seul cascadeur à avoir reçu un Oscar pour sa contribution au cinéma. Il a collaboré à **Autant en Emporte le Vent** et à d'autres méga-films. Yakima Canutt est le premier à avoir fait de la cascade une science, en créant tout un système de câbles. Il inventait constamment. C'est notre père à tous. Je suis très heureux car j'ai été récompensé par l'association des cascadeurs américains, celle-là même qui honora jadis Yakima Canutt

Propos recueillis par
Marc TOULLEC
Traduction **Alain CHARLOT**

INDIANA JONES ET LE TEMPLE MAUDIT

Fini de rire. *Indiana Jones et le Temple Maudit* laisse les bons mots au vestiaire. Harrison Ford joue à fond l'aventure, sans decrisper les mâchoires...



Les Aventuriers de l'Arche Perdue avait été un film drôle, qui brisait toute sa violence potentielle par des bons mots ou des gags. **Indiana Jones et le Temple Maudit** était différent plus sombre, gore par instant. On se trouvait à vrai dire en plein boum de l'horreur graphique, des bouillons sanglants et des psycho-killers en campagne. Spielberg avoue humblement à ce sujet, s'être laissé influencer par des proches, qu'il juge maintenant trop entreprenants. Le ton était d'ailleurs donné par le premier titre original du film *Indiana Jones and the Temple of Death*, c'est-à-dire ***Indiana Jones et le Temple de la Mort***. Les responsables de la *Paramount* hérissèrent le poil : le mot "mort" limite considérablement l'audience de la séquelle. On se rabat sur "maudit" plus modéré et plus évocateur. Spielberg oublie en partie les séries de son enfance, pour se référer ici à un classique du cinéma d'aventure **Gunga Din**, à qui il a "emprunté" toutes les séquences de culte des indiens enturbanés. Mais le réalisme du film n'est







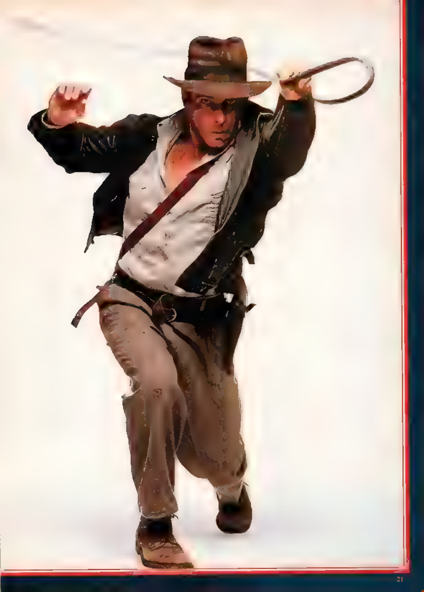
Indiana Jones et le Temple Maudit suite

pas un hasard, un simple recoupement de diverses sources cinématographiques. Les scénaristes du **Temple Maudit** (Willard Huyck et Gloria Katz venant de **American Graffiti** et futur comparse du désastre **Howard the Duck**) partent pour l'Inde, ramassent tout ce qu'ils trouvent concernant le bon vieux temps du colonialisme british, le culte Thug (des égorgeurs fanatiques qui ont vraiment existé, à la fin du 19ème siècle)... Il résulte de leurs recherches un climat sombre, tendu, imbibé de folle mystique. Les possibilités de tempérer cette atmosphère ne sont pas nombreuses. Harrison Ford se montre assez radin au rayon des grosses vannes et constatations rieuses pour appuyer la tension. Willard Huyck et Gloria Katz s'empressent donc d'amener sur le tapis deux comparses, destinés à faire baisser la température. Un petit chinois, Demi-Lune, inspiré par leur vieux chien (15 ans) et baptisé du même nom que le jeune coréen d'un classique de Samuel Fuller apparaît dans les premières versions du script. Fluet au départ, le gosse prend de l'importance, jusqu'à talonner de près la vedette Harrison Ford. La compagne est, elle aussi, une obligation dans **Le Temple Maudit**. Les scénaristes se souviennent du personnage de chanteuse tenu par Liza Minelli dans **Les Aventuriers du Lucky Lady** de Stanley Donen, pour élaborer le caractère d'une donzelle pour le moins encombrante. En trois jets différents, Willard Huyck et Gloria Katz ont bouclé leur scénario, évidemment basé sur une idée de George Lucas et accomodé aux normes d'Indiana Jones par Harrison Ford lui-même.

PLUS GRAND PLUS FORT

Indiana Jones et le Temple Maudit débute comme le *James Bond* que Steven Spielberg a toujours rêvé de réaliser. Trois ans après **Les Aventuriers de l'Arche Perdue**, le cinéaste a retenu les mésaventures de **1941**, c'est-à-dire des dépassements de budget, de planning, une démesure totale, pour aboutir à un échec commercial. Plus rapide, plus spectaculaire, plus violent que son prédécesseur, **Le Temple Maudit** déçoit les uns, enthousiasme les autres. Aujourd'hui désavoué par son auteur, le film apparaît comme le monstre de la trilogie, celui qui déborde de tout, qui multiplie par dix les ingrédients visuels, qui surenchérit dans les effets spéciaux... Comparé aux **Aventuriers de l'Arche Perdue** et à **La Dernière Croisade**, **Le Temple Maudit** engage son héros dans les eaux marécageuses des films d'aventures plus durs, plus âpres... Il aura au moins prouvé une chose : Indiana Jones demeure crédible en tant que héros pris au premier degré. Cela contribuera à statufier le mythe, à en faire beaucoup plus qu'un simple fil conducteur ironique et démystificateur entre deux cascades, deux performances techniques, saluées par les envolées lyriques de John Williams.

M T



Screaming Mad George


Quand la mère et la fille ne font plus qu'une... (SOCIETY)

**A star is born.
Une star des effets spéciaux de maquillage, Screaming Mad George.
Un nouveau venu, de la trempe des plus grands.
Fasciné par le surréalisme et Dali, Screaming Mad George raffole de puzzles humains et de créatures hybrides...**

Parmi tous les maquilleurs révélés par le cinéma dernièrement, Screaming Mad George est probablement le plus novateur, le plus original.

Un maquilleur classique, made in Hollywood, passe généralement une douce enfance à visionner les classiques du fantastique des années 30, à potasser la revue *Famous Monsters* dont il s'inspire pour commettre ses premiers masques. A l'université, il s'oriente sur une autre voie mais revient finalement aux effets spéciaux de maquillage. Son acharnement lui vaut de bosser pour des clopinettes, sur des productions fauchées, généralement des psycho-killers ! Voilà le parcours type d'un maquilleur hollywoodien. Screaming Mad George, avec ses envies de rire permanentes, son look bizarroïde (mèches blondes dans une longue tignasse noire de japonais) se classe déjà dans une section moins traditionnelle. En quelques années, en deux ou trois scènes folles, Screaming Mad George a imposé SA conception des maquillages, une conception bigrement "Mad"...

Né il y a une trentaine d'années au Japon où il fait ses études universitaires, Screaming Mad George rejoint les Etats-Unis, New York, afin de parfaire son éducation artistique. "J'y ai étudié le surréalisme dans la Visual School Arts. Je peignais des tableaux d'influence surréaliste. Des tableaux en trois dimensions. Je créais le relief, en usant de deux couleurs et d'un miroir. Mon approche des maquillages, grâce à cela, reste différente de celle des autres maquilleurs, qui sont plus intéressés par des monstres traditionnels, loups-garous, sorcières et compagnie". Surréalisme est le mot clé de l'oeuvre de Screaming Mad George. L'excentrique Salvador Dali le traumatise, les gueules aberrantes et géométriques de Picasso le fascinent

Pendant 9 ans, le futur maquilleur de **Society** peint. Parallèlement, il rejoint le mouvement punk dont il est aujourd'hui revenu. Dans ce cadre, sa folie douce naturelle l'amène à être le meneur d'une troupe locale, **The Band**. "C'était un orchestre très théâtral, grand-guignolesque, auquel j'apportais des effets spéciaux horrifiques. Progressivement, sur scène, j'ai perfectionné mes maquillages. Je ne connaissais rien au job d'un professionnel. Quelqu'un s'ouvrait l'estomac et en faisait sortir ses tripes !". Le spectacle underground new-yorkais, dans toute sa splendeur. Screaming Mad George est donc l'homme des salles de concert surchauffées, des publics hirsutes et chamailleurs.
Tout naturellement, il ambitionne de travailler pour le cinéma et contacte donc Rick Baker, vétéran dont la réputation de gentillesse a dépassé les frontières. "J'ai réalisé un film vidéo regroupant mes effets spéciaux conçus pour illustrer les chansons de The Band. Je l'ai envoyé à Rick Baker qui m'a alors répondu que ma technique n'était pas suffisante, mais qu'il aimait néanmoins la K7. Je lui ai demandé alors si je pouvais travailler bénévolement pour lui. Il m'a aussitôt donné son accord. J'ai déménagé de New York à Los Angeles. Mais le jour où j'y suis arrivé, Rick n'avait plus de travail en vue. Il voulait prendre une année sabbatique. C'est ainsi qu'il m'a présenté à Greg Cannom qui s'apprêtait à tourner **Cocoon**". Un job pour apprendre, pour se familiariser. "Je n'ai rien fait de créatif sur **Cocoon**. J'ai juste aidé Greg et son équipe. J'ai observé comment opérait un maquilleur, tout en balayant le sol et en allant chercher les cafés. Je travaillais pour rien mais j'ai appris un peu du métier". Screaming Mad George apprend vite.

Pourquoi un japonais installé aux Etats-Unis s'appelle-t-il Screaming Mad George ? "C'est mon nom de travail. Je l'ai choisi après avoir vu sur scène un musicien du nom de Screamin' Jay Hawkins *(qui fait aujourd'hui l'acteur dans le* ***Mystery Train*** *de Jim Jarmusch*. NDLR). Mon vrai nom est George et j'y est ajouté Mad parce que je l'estime plus fort que Crazy". On ne peut pas dire que Screamin' Jay Hawkins soit une célébrité en Europe. Touche-à-tout de génie, ce compositeur-interprète black arrivait sur scène en vociférant comme James Brown, et en passant dans sa moulinette tous les styles de musique. Logique qu'un type comme Screaming Mad George soit séduit par ce côté cinglé.
Screaming Mad George trouve un premier travail rémunéré dans **La Folle Histoire de l'Espace**, de Mel Brooks. Une seule créature porte sa signature mais celle-ci témoigne déjà de l'orientation qu'il prendra par la suite : le balèze Pizza the Hut, dégoulinant de partout de sauce tomate. Le maquilleur oeuvre également sur le visage du sage Yaourt, réplique marrante du Yoda, qu'incarne le réalisateur lui-même.
Poltergeist II présente un plus grand intérêt. "J'ai réalisé la créature qui se trouve sous le lit et qui rampe ensuite sur le sol, ainsi que la transformation finale, où le prêtre se change en zombie. C'est le peintre suisse Giger qui a conçu le premier monstre. Je suis resté très près de ce qu'il avait imaginé et dessiné. J'ai même copié ses couleurs, mais, en les testant devant la caméra, celles-ci s'avéraient trop sombres. On les a rendues plus lumineuses, moins bleues et grises". Résultat : un monstre impressionnant pour un film pauvre à tous les niveaux. "A l'intérieur de la créature, il y avait un vétéran du Vietnam, qui a perdu ses deux jambes et son bras droit. En fait, son bras droit va jusqu'au coude. Il devait supporter un costume de caoutchouc qui pesait très lourd". A vrai dire, cette séquence est bien la seule dont on se souvienne encore : une espèce de gros crapaud sans membres, à la gueule de bouledogue, qui se déplace par petits bonds successifs dans un bruit flasque... Screaming Mad George aime surtout les formes nouvelles, les mutants.
Peu après, la Fox l'incorpore au sein d'une importante équipe de maquilleurs pour les besoins des **Aventures de Jack Burton** de John Carpenter. Un maquilleur japonais sur une production traitant des mythologies chinoises : un hasard sans doute. De toute façon, l'expérience est frustrante. Screaming Mad George conçoit et sculpte le monstre qui hante les égouts qu'arpentent par Kurt Russell et ses copains. "John Carpenter désirait simplement que la créature surgisse, bouffe un gars et disparaisse. On ne la voit effectivement que deux secondes"... Heureusement, la production compense cette apparition furtive par une grosse sphère, un oeil volant espion. L'influence de Dali saute aux... yeux : une boule hérissée de globes oculaires très expressifs, et adoptant des moues boudeuses.
Durant la même période, histoire de mettre du beurre dans les épinards, Screaming Mad George accepte l'offre d'une toute petite entreprise, aussi dénuée de talents que de dollars, **Hide and Go Shreek (La Prochaine Victime en vidéo)**, une très fonctionnelle histoire de tueur psychopathe. "J'y ai fait la tête de la fille tranchée par un ascenseur. Et aussi un gars copieusement poignardé, mais cette scène a été coupée au mon

Quand le héros s'en prend au méchant et le shampoing comme un gant de toilette. **(SOCIETY)**
Clidesmas: un véritable tableau à la Dali. Elle devient une main géante. **(SOCIETY)**



Screaming Mad George

tage. De toute manière, ce film ne vaut vraiment pas la peine d'être vu". C'est, en effet, complètement nul et pas très gratifiant pour un maquilleur digne de ce nom. "Gore" est devenu synonyme de facilité. Arena de Charles Band, une ambitieuse production *Empire*, se hausse à un tout autre niveau. Variation sur les jeux du cirque dans un futur lointain et sur une autre planète, le film confie à Screaming Mad George une créature, une seule, mais spectaculaire. "Un extraterrestre à grandes jambes flexibles. Il peut très facilement se pencher en avant. Mais Arena n'a jamais été distribué aux USA. Seul un festival de cinéma fantastique au Japon le présentera". L'extraterrestre en question, un gladiateur jeté dans l'arène, possède trois grandes pattes d'araignée, réparties autour d'un corps de batracien. Screaming Mad George voit grand. Il pourrait devenir très bientôt le Cecil B. De Mille des effets spéciaux de maquillage...

AU SERVICE DE FREDDY

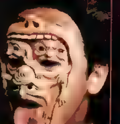
Une séquence, dans **Le Cauchemar de Freddy** de Renny Harlin, suffit à asseoir la réputation de Screaming Mad George; dix minutes d'effets choc, tout à fait dans la logique de leur auteur... Screaming Mad George prend en charge la transformation de la superbe Brooke Theiss en gros cafard. "Ce n'était pas vraiment un changement pour moi. J'ai utilisé de la gelée qui imite la chair, lorsque la fille se casse en deux, que ses coudes, à vif, laissent apparaître les mandibules. Je lui ai ensuite mis un harnais avec ses nouveaux membres, de façon à faire croire qu'il sortait de la poitrine... Encore après, pour la métamorphose définitive, on a installé un faux plancher sous lequel nous manipulions la marionnette". L'opération se termine, on se souvient, par la vision d'un insecte bougeant la tête et les antennes, et que le croquemitaine Freddy Krueger écrasera négligemment. Screaming Mad George, qui ne supporte pas les cafards, entre désormais dans le panthéon des grands.

L'étape suivante de sa carrière le mène dans une galère. Tourné aux Etats-Unis, le film italien **The Bite** de Fred Goodwin (un pseudo, évidemment) conte les déboires d'un homme qui se transforme en cobra, suite à la morsure d'un serpent radioactif. C'est à quelques détails de scénario près le remake (inavoué et clandestin) d'une gentille série des seventies, Ssssnake, dont le maquilleur était John Chambers. Prudent, Chambers n'avait pas pris de gros risques pour grimer son acteur principal en reptile : des écailles collées sur un bonnet de bain, pour la tête ! Screaming Mad George, lui, destine son homme-serpent à un destin technique plus élaboré bien qu'il ne se révèle pas satisfait de son travail. "La bouche s'ouvre, et le serpent en sort ! Je ne fus pas heureux de cette expérience, surtout de la façon dont les Italiens ont tourné les séquences d'effets spéciaux. Je suis encore moins satisfait du montage, qui a éliminé une partie de mon boulot. Il aurait dû se retrouver intégralement à l'écran. Sur le plateau, c'était le foutoir. Et ça m'était très difficile de communiquer avec l'équipe et le réalisateur. Ils étaient très têtus et ne m'écoutaient jamais". **The Bite**, plutôt honnête, saborde donc la surprenante métamorphose du maquilleur. Surtout dans un dénouement où le serpent-humain apparaît bien trop caoutchouteux. La réussite des effets spéciaux tient aussi dans la façon de les filmer. "La réelle difficulté pour un maquilleur est de faire fonctionner ses créations avec assurance. On ne peut recommencer que deux ou trois fois. Il faut être certain de son coup". Mais à quoi bon, quand un réalisateur n'obéit pas au bon sens ?

Society est l'un des films fantastiques les plus audacieux de ces dernières années, surtout dans le contexte d'une production qui adoucit systématiquement tous les débordements. **Society** est aussi le terrain rêvé pour Screaming Mad George afin qu'il puisse s'exprimer pleinement. **Society** présente une micro-société vivant dans le confort matériel de Beverly Hills et s'adonnant à un rituel inédit. "Brian Yuzna, le metteur en scène, voulait que je fasse quelque chose qui ait l'air d'une horrible orgie sexuelle. Tous les participants se mettent à se liquéfier, puis à baiser. J'ai imaginé des situations individuelles. La main qui sort par la bouche, la tête qui sort du rectum... d'abord sous forme de dessins puis de masques. Le budget était très bas, mais j'ai fait du mieux que j'ai pu. Mais cette situation avait son avantage : j'ai fait exactement ce que je voulais. C'est-à-dire mon propre univers surréaliste". Dans sa dernière demi-heure, **Society** ploie littéralement sous le poids des peintures de Dali et Picasso en latex, gélatine et prothèse. Il est rare que les effets spéciaux atteignent une véritable personnalité; ceux de **Society** montrent que Screaming Mad George est un auteur en ce domaine. Un bonhomme qui aurait très bien pu se consacrer aux arts plastiques, et devenir une célébrité dans cette discipline. Il a choisi le cinéma, parce que le cinéma lui permet tout bêtement le mouvement, la folie, qu'un médium plus classique étouffe généralement. "J'aime beaucoup travailler sur certaines parties du corps. Les mains, la tête en particulier. Comme dans Society". **Society**, où l'on trouve d'ailleurs une sorte de tête-main, audace que seules les bandes dessinées s'étaient octroyées, jusqu'à présent. La bande dessinée, voici justement l'un



Le cafard humain de FREDDY 4. Ci-dessous: Essai très personnel de maquillage.



des pôles d'intérêt de Screaming Mad George, surtout les *comics* japonais qu'il dévorait durant son enfance. Des brochures violentes, agressives, au graphisme détonant, qu'il préférait à l'enseignement de la traditionnelle culture nipponne... Il n'en a rien retenu, rien qui puisse actuellement l'influencer. Ironie du sort, Screaming a supervisé la traduction en anglais d'une bande dessinée horrifique japonaise de 200 pages, "*Panorama of Hell*", portant sur les conséquences de la pollution.

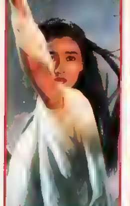
En 1989, Screaming Mad George inclut **The Abyss** à sa filmographie, un travail relativement anonyme pour lui. "J'ai réalisé le prototype du vaisseau extraterrestre, avec les tours, et la miniature de Michael Biehn lorsqu'il s'enfonce avec son sous-marin. Un boulot de sculpture uniquement". Plus intéressants apparaissent les spots publicitaires sur lesquels il bosse actuellement, des pubs japonaises assez gratinées. Cela lui a permis de renouer avec son sol natal. Et de tourner un long métrage, où il s'occupe d'une séquence onirique à première vue démente. Une petite fille dont le corps est un sac, des combattants qui se découpent en rondelles en s'envoyant au visage des jets d'hémoglobine, une tête qui saute mais qui revient sur les épaules du décapité...



Une nouvelle façon de concevoir le vampirisme. (SOCIETY)

Dans la mouvance de **Society**, et toujours sous la tutelle du cinéaste producteur Brian Yuzna, Screaming Mad George s'est une fois de plus surpassé dans **The Bride of Re-Animator**, suite du classique de Stuart Gordon. Un autre film et surtout une aubaine monstrueuse pour ce maquilleur non conformiste, car le scénario, en mettant en scène des savants fous, lui livre un menu de gourmet : un oeil entouré de doigts qui lui servent de pattes, des êtres humains à quatre bras, une tête qui tourne sur elle même: "Les monstres sont très étranges, indescriptibles. Ils sont mi-humains, mi-animaux, avec des membres aux endroits inhabituels"...
Il semble déjà acquis que Screaming Mad George soit au générique de **The House of Re-Animator**, troisième volet des déboires d'outre-tombe de Herbert West. D'ici là, il aura sûrement très largement avancé la préparation de son propre film. "Dans deux ans je pense. J'en ai déjà écrit le scénario, un scénario plein de séquences de rêves et de cauchemars, qui devra donner naissance au premier film commercial surréaliste". Et un film qui sera dédié à Salvador Dali, son maître, le seul dont il se recommande fermement...

Propos recueillis et mis en forme par
Marc TOULLEC







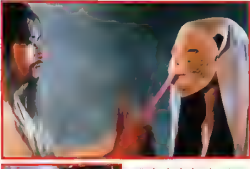


Deux ans après cet enchantement, cette merveilleuse plongee dans l'Asie légendaire que fut Histoires de Fantômes Chinois, le producteur-cinéaste Tsui Hark et son réalisateur, Ching Siu-Tung, en tournent la suite. Une suite qui reprend les mêmes protagonistes, qui conte un nouveau rêve... Un rêve pour le milieu de l'année 90 !

HISTOIRES DE FANTOMES CHINOIS II

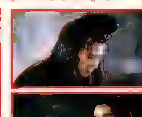
L'oppressante chaleur humide qui frappe Hong Kong n'empêche nullement une fébrile activité du côté du 748 Nathan Road, siège de la société *Film Workshop*. Sur un étage se décide, se concrétise une large portion du cinéma chinois. C'est au 12e étage que sont nés **Histoires de Fantômes Chinois**, **The Killer** et **GunMen**, deux thrillers cataclysmiques, **RoboForce**, et une dizaine d'autres films. Tsui Hark y règne. Semble-t-il doté du don d'ubiquité, le producteur-cinéaste le plus célèbre de Hong Kong, le Spielberg chinois, travaille parallèlement sur trois titres, en songeant déjà aux suivants. Il monte, remonte son **Better To-Morrow III** situé au Vietnam alors que les distributeurs étrangers (Taïwan surtout) le pressent de finir un boulot dont il ne s'estimera jamais satisfait. Tsui Hark est un perfectionniste. Un boulot ne venant jamais seul dans ce coin d'Asie, il tourne évidemment un film de cape et d'épée, **Fantasies of a Swordman**, lequel ne lui épargne pas quelques problèmes majeurs, notamment la vedette, Sam Hui, respectant à ce point son contrat qu'il s'arrêtera de tourner le jour dit, à minuit pile. Tsui Hark doit donc mettre en boîte un maximum de plans. Mais notre homme est, sur ce plateau moyenâgeux surplombant des buildings, secondé par deux autres réalisateurs, Raymond Lee, chargé des plans de raccords qui sont nombreux, et son fidèle ami de toujours Ching Siu-Tung, responsable des scènes d'action. Ching Siu-Tung lui-même est un monsieur très occupé: il met en scène la suite de son mirifique **Histoires de Fantômes Chinois** avec une équipe qui passe d'un tournage à l'autre sans jamais afficher des signes d'essoufflement. On est à Hong Kong et bosser 20 heures sur 24 ne traumatise personne.

Depuis Bruce Lee et quelques Jackie Chan, le cinéma de Hong Kong n'avait jamais connu un triomphe international comparable à celui de **Histoires de Fantômes Chinois**. Le film est sorti en France où il connaît actuellement une brillante deuxième carrière en vidéo. L'Italie, l'Espagne et l'Angleterre s'en sont aussi porté acquéreurs. Pas de pot, la firme *New Line* devait le sortir aux USA mais les exploitants des "chinatowns" se sont opposés à sa diffusion. Quoi qu'il en soit, cette séquelle devrait logiquement élargir encore les horizons du cinéma de Hong Kong. Tout a été mis en œuvre pour atteindre cet objectif. Un budget deux fois supérieur, la participation de la même équipe technique, le respect scrupuleux de l'esprit qui animait l'original. Et le retour des deux principaux comédiens. Leslie Cheung, vedette de la chanson à Hong Kong, reprend le rôle du collecteur d'impôts tandis que la superbe Wang Tsu-Hsien retrouve les voiles blancs du fantôme Nie Shao-Chien. Le démon androgyne Lau Lau (Lau Su Ming qui tourne **Fantasies of a Swordman** en même temps) refait son apparition pour prendre de nou





Ching Siu Tung sur le tournage de HISTOIRES DE FANTOMES CHINOIS II





velles formes, notamment un mille-pattes monstrueux. Tout ceci se déroulerait dans une atmosphère détendue si la toute mignonne Wang Tsu-Hsien ne doublait son job de comédienne d'un sens exacerbé des affaires. Une semaine avant les premières prises de vues, elle décide que le montant n'est vraiment pas à la hauteur et exige une multiplication de la somme par deux. Pas besoin d'être grand marabout pour deviner que Tsui Hark et Ching Siu-Tung ne peuvent se passer de son ensorcelant minois. Les négociations ne doublent pas vraiment les Hong Kong-dollars initiaux, mais l'actrice s'en tire tout de même avec les honneurs du chéquier de *Film Workshop*. Ici, à Hong Kong, les comédiens n'ont pas très bonne presse auprès des cinéastes à cause de leur suractivité. Il n'est pas rare de les voir cumuler trois films et plus, consacrer trois heures à un titre, filer sur un deuxième plateau pour finalement se gourrer dans les dialogues. Une frénésie typique.

Ching Siu-Tung ne ressemble pas au cinéaste frénétique et exigeant dont on taille volontiers le portrait avant une première rencontre. Ching Siu-Tung ressemble à un adolescent, il ne trahit nullement le surmenage auquel il est confronté, affiche en permanence un demi-sourire affable, et ne parle pas un mot d'anglais. Sur le plateau de **Histoires de Fantômes Chinois II**, il décalque son comportement sur une image d'homme attentif, gentil, timide à la rigueur. Difficile de le distinguer du reste de l'équipe, jeune comme lui. Assis sous la caméra pour un plan situé dans un couloir, il regarde, demande une seconde prise, puis une troisième. On arrête là. Seules quelques syllabes sont sorties de sa bouche, des mots courts, inaudibles à plus de deux mètres. Malgré des contraintes liées au temps, un plan de travail dément, Ching Siu-Tung y va calmement, doucettement. Quand il s'adresse à un comédien, le cinéaste ne hausse jamais le ton. Il s'assoit près de lui, lui indique deux ou trois expressions. C'est tout et cela suffit. Ici, à Hong Kong, on travaille vite, on comprend vite. Pendant que Ching Siu-Tung potasse le scénario et le découpage, la préparation s'axe sur les détails. A une bonne demi-heure du centre de Hong Kong, le plateau provisoire de **Histoires de Fantômes Chinois II** se situe dans une espèce de grange complètement défoncée. Les charpentiers de *Film Workshop* l'ont totalement rénovée; extérieurement, la grange s'apparente maintenant à une construction d'avant-garde. Abandonnée de nouveau, elle devrait tomber immédiatement en ruines. Les pieds dans le décor central, on exécute un bond dans le temps à l'époque où magiciens et démons se disputaient le contrôle des mortels. Des accessoiristes répandent de la paille, tissent des toiles d'araignées avec des aérosols, on dispose dans un coin une demi-colonne, portée d'une main mais semblant peser une tonne, un petit feu est allumé de façon à produire une lueur. Pendant ce temps, une maquilleuse met la dernière main au make-up du protagoniste, un soldat pris dans les dédales labyrinthiques du monstre Lau Lau. Il est environ une heure du matin mais la chaleur humide stationne toujours autour des 25°. Ajoutez 5° supplémentaires pour cause de projecteurs ardents. On ruisselle. Mais le souvenir de la semaine précédente efface cette petite gêne. Les techniciens pataugeaient alors dans la gadoue, il pleuvait des cordes, mais le travail continuait sans que personne ne veuille reculer l'échéance pour cause météorologique. Les prises de vues débutent dans la grange. Sortant tout juste du repas de bouclage de **A Better To-Morrow III** sur lequel il s'occupait évidemment des cascades, Ching Siu-Tung choisit de poser les trépieds de son unique caméra sur une plate-forme en bois à quatre mètres du sol. Il y a la place pour lui, sa première assistante (heureuse de parler français pour la première fois depuis ses études cinématographiques à Paris) et une dame de la production à qui il offre son siège. Une petite machine dispense une épaisse fumée que des accessoiristes répartissent grâce à des éventails arrachés à des caisses en polystyrène. "Action !" Le soldat déboule au milieu de la pièce en arrachant au passage une toile d'araignée qu'il remettra en place six fois de suite, au rythme des prises. Hagard, il s'exclame en chinois, jette quelques regards furtifs sur sa gauche. "Cut !"

Dix minutes après des prises plus rapprochées du visage de l'acteur, pause dîner. Il est bientôt trois heures du matin. Dans un coin, un technicien dort, des opérateurs manipulent à distance les yeux du monstre dont le museau tombe en panne.. On ne perd pas de temps à se remplir la panse. Le travail recommence de plus belle, jusqu'à l'aube. Une moto passe dans un boucan infernal, une colonie de grenouilles coasse... Qu'importe le bruit ici, tout est post-synchronisé en studio. Le silence total est à Hong Kong, illusoire.

Les légendes chinoises, les contes de Pu Song-Ling alimentent le scénario de **Histoires de Fantômes Chinois II**. Ces deux sources, étroitement liées, fournissent une matière première intarissable, y compris aux nombreux plagiats pillant les **Histoires**. "Ils me font beaucoup d'honneur" sourit Ching Siu-Tung. Inspirateur de la saga, Tsui Hark philosophe sur le sens du mot originalité, sur le fond et la forme, en gribouillant sur une nappe de tissu. Son raisonnement irradie **Histoires de Fantômes Chinois I et II**: restaurer un patrimoine vieux comme la Chine grâce à des techniques modernes. Aux effets spéciaux dont il multiplie le nombre par deux dans cette séquelle. Une position qui risque d'étouffer le charme du conte ? Possible mais Ching Siu-Tung est conscient du problème. Il entend bien le contrôler, ne pas transformer son cinquième long métrage en **Willow** asiatique. La présence au générique du british Nick Allder est garante d'effets spéciaux performants mais artisanaux, indispensables à la pérennité de la légende.

Marc TOULLEC

EFFETS SPECIAUX

Entretien avec NICK ALLDER

Un Anglais à Hong Kong, rien de plus normal. Mais une sommité british des effets spéciaux mécaniques travaillant sur un film chinois, c'est déjà plus rare. Pour avoir contribué très étroitement à la réussite technique de titres tels *L'Empire Contre-Attaque*, *Legend*, *Le Dragon du Lac de Feu*, *Alien* et *Conan*, Nick Allder connaît toutes les ficelles du métier. Il les adapte au cinéma made in Hong Kong...



Un des monstres du film. Trois mètres de haut, mais la bête ne se résume pas à cette seule maquette grandeur nature. Dans les coulisses se trouvent des membres séparés, un buste rigide, un autre bourré de servo-moteurs et de câbles manipulés à distance.

Impact : *Comment avez-vous été contacté par Tsui Hark pour Histoires de Fantômes Chinois II ?*

Nick Allder : Tout simplement. Un ami qui travaille à Hong Kong m'a suggéré de rencontrer Tsui Hark. Je lui ai fait une première créature puis une seconde. Je ne pensais pas rester plus de trois semaines, or cela fait déjà deux mois et demi que je suis là, et j'en ai encore, je pense, pour six autres semaines.

I. *Quelque chose de différent vous a frappé à Hong Kong ?*

N.A. Pas grand-chose mis à part l'humidité ambiante. J'ai connu de pires situations où on n'arrivait pas à se fournir en matériel divers. On trouve tout à Hong Kong, les studios sont remarquablement équipés. Bien entendu, leur style diffère. Les méthodes de travail aussi. C'est à vous de vous adapter comme à chaque fois que l'on se déplace à l'étranger.

I. *Vous avez la charge de deux créatures dans le film.*

N.A. : Celle qui est maintenant achevée est une créature humanoïde de trois mètres de haut. La seconde, qui est encore au stade de la conception, mesure environ douze mètres de long et trois de large. C'est un mille-pattes monstrueux ! Lorsque nous avons fixé les "jambes", l'écart entre les pieds était de 6 ou 7 mètres. C'est gigantesque et je ne pense pas qu'on ait déjà tenté de faire aussi grand au cinéma. Cet insecte possède des antennes, des mâchoires, des mandibules et cou doit être mobile. Nous avons déjà des problèmes de fabrication car toute cette machinerie va fonctionner hydrauliquement. Et actuellement je redessine l'insecte pour une meilleure adaptation technique. J'ai été chanceux parce que je me suis aperçu qu'une filiale d'une société allemande très pointue en matière d'équipement hydraulique était basée à Hong Kong. J'avais déjà eu affaire à eux. Ils fournissent entre autres du matériel aux gens de la navette spatiale.

I. *Comment est né ce mille-pattes géant ?*

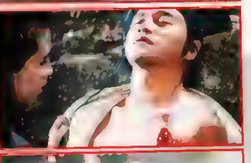
N.A. Les gens de Hong Kong avaient déjà réalisé un tas de dessins et ont abouti à un insecte que j'ai dû retoucher pour le faire marcher. Les ennuis concernaient principalement les jointures, les membres. Le monstre étant haut de 2 mètres, il devait avant tout être solide de manière à ce qu'il puisse soulever un homme au niveau de la tête. Le système hydraulique à l'intérieur de la carcasse développe une poussée de 90 tonnes. Il faut au moins ça pour que la créature puisse se mettre debout.
Autre chose importante : le fait que le monstre ait à se battre contre des guerriers figurants qu'il ne devait pas blesser nous a amenés à mettre au point un système dit sensible. A savoir, dès qu'une pince rencontre un obstacle, un homme par exemple, elle cesse aussitôt d'exercer une quelconque pression. S'il y a résistance, les pinces se relâchent. C'est à peu de chose près, le système que j'ai utilisé pour le serpent de Conan. Celui-ci avait largement la force de réduire en bouillie la poitrine d'Arnold Schwarzenegger, mais il était réglé au moyen d'appareils sensibles.

I. *Le premier monstre est un nabot en comparaison !*

N.A. A cause du temps dont nous disposions, il fonctionne principalement grâce à des câbles qui soulèvent les membres de bas en haut, ou de gauche à droite. C'est la même chose pour un avion dont vous faites bouger la queue ou les ailes. Les doigts bougent également. Le problème concerne surtout la gueule, les oreilles et les yeux qui exigent une plus grande sophistication. On les télécommande à distance. Mais nous sommes à Hong Kong. Les Chinois n'ont pas les mêmes moyens qu'à Los Angeles et ils tournent plus rapidement. Ici, on compte en semaines et non en mois.

I. *Le manque de temps stimule l'imagination ?*







Leslie Cheung affronte une tempête (Photo de tournage)

N.A.: Oui. Cela fait trente ans que je suis dans le métier et à mes débuts je travaillais sur des productions aux budgets réduits, celles de la *Hammer* par exemple, les ***Dracula*** et ***Frankenstein***. Cette expérience me sert encore car je sais qu'on peut se débrouiller avec trois fois rien. Avant de m'installer devant l'ordinateur, je réfléchis de temps à autre sur ce que j'aurais tenté de faire à cette époque. Et quand je réussis à imposer physiquement, concrètement, les techniques d'antan, cela me donne beaucoup de satisfaction.

L.: Comment travaillez-vous avec Ching Siu Tung, le réalisateur ?

N.A.: Il ne parle pas anglais, je ne comprends pas un mot de chinois. Nous nous sommes parlé par interprètes interposés. C'était très bizarre. Petit à petit, nous avons communiqué plus étroitement. Et il s'est instauré la même relation que j'avais connue avec Ridley Scott. Curieux. Je le comprenais presque avant qu'il n'ouvre la bouche. Ces metteurs en scène tirent toujours de vous ce que vous avez de meilleur. Ridley exigeait que je fasse l'impossible et c'est en agissant ainsi, en me forçant, que j'ai obtenu un Oscar. Ching Siu Tung et Ridley Scott partagent la même mentalité et le même sens visuel. Je n'ai pas rencontré de problème de communication avec ce cinéaste chinois.

J'ai eu sur **Histoires de Fantômes Chinois II** une grande liberté. J'ai opéré des changements techniques et personne n'est venu s'y opposer.

L.: Selon vous, les monstres principaux du film sont typiquement chinois ?

N.A.: Non, je pense qu'ils trouveraient leur place dans n'importe quel film fantastique. L'histoire, oui, reste typiquement chinoise. Les créatures peuvent s'intégrer facilement ailleurs.

L.: Le monstre de trois mètres a été source d'ennuis ?

N.A.: Une équipe de Hong Kong avait élaboré une créature qui malheureusement ne fonctionnait pas. Lorsque je suis arrivé, j'ai décidé de tout recommencer à zéro plutôt que d'essayer d'améliorer ce qui existait déjà. Normalement, vous commencez par sculpter en taille réelle le monstre d'après une maquette. Puis vous plaquez la peau sur une matière plastique. Les bras en plastique viennent ensuite se caler au corps grâce à des jointures mécaniques. Cette dernière opération prend du temps car les mouvements doivent être fluides. Par manque de temps, je n'ai pas pu procéder ainsi. J'ai démarré par une armature métallique, ensuite sont venues les jointures mécaniques. Puis j'ai appliqué la peau ! Je n'avais que quelques semaines. Il faut réussir du premier coup. Actuellement, la compagnie d'appareils hydrauliques me dit que nous ne réussirons pas, moi je dis que si.

L.: A Hong Kong, vous ne manquez pas d'espace ?

N.A.: Oui, c'est indéniable. Il a fallu que la construction du mille-pattes se fasse en extérieurs, dans un terrain abandonné. Et nous avons édifié une tente pour protéger l'ossature des intempéries.

L.: On compte de plus en plus de réalisateurs d'effets spéciaux qui passent à la mise en scène.

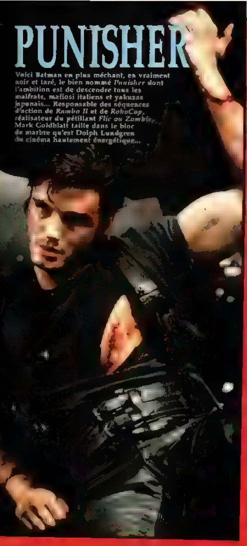
N.A.: C'est un peu normal dans la mesure où ils comprennent et dominent l'élément financier. Encore une fois, tout est question d'argent. Nous sommes également là pour conseiller le metteur en scène, lui dire que ce n'est pas la peine de faire un extraterrestre ou une créature grandeur nature. On peut économiser. Nous sommes capables de plus, quand le film utilise de nombreux effets spéciaux, d'être visuellement originaux et novateurs. J'ose le croire.

L.: Dans votre optique,* Histoires de Fantômes Chinois II *connaîtra le succès du premier ?

N.A.: Je crois que personne n'était préparé au succès de **Histoires de Fantômes Chinois**. Personne ne l'était aussi à la sortie d'**Alien**. Je pensais qu'il allait marcher car c'était la première fois qu'on mixait à ce point science-fiction et horreur, mais j'étais loin de m'imaginer le succès énorme que le film allait connaître. Comme **Histoires de Fantômes Chinois**, **Alien** reste quelque chose de totalement original. Ce sont deux films de la même trempe. J'ai travaillé récemment sur **Leviathan** de George Pan Cosmatos. J'ai dû conseiller les dialoguistes et le réalisateur pour qu'ils n'utilisent pas entièrement le texte qu'ils possédaient. C'était une copie parfaite d'**Alien**. A la virgule près.

Propos recueillis par **Marc TOULLEC**
Traduction **Alain CHARLOT**

Mark Goldblatt :



PUNISHER

Voici Batman en plus méchant, en vraiment noir et taré, le bien nommé *Punisher* dont l'ambition est de descendre tous les malfrats, mafiosi italiens et yakuzas japonais... Responsable des séquences d'action de *Rambo II* et de *RoboCop*, réalisateur du pétillant *Flic ou Zombie*, Mark Goldblatt taille dans le bloc de marbre qu'est Dolph Lundgren du cinéma hautement énergétique...

Impact : ...

Mark Goldlatt : ...

... la photographie ... Schepisi... présentait là, pour remplacer Hollywood ...

... terrain vague s'est transformé ...

Réalisateur

… Dolph Lundgren et Louis Gossett Jr …

… la violence, mais j'avais un … prend pour le message de Dieu …

… d'une violence presque sadique un specta… … la rend belle. Je n'encourage pas pour autant …



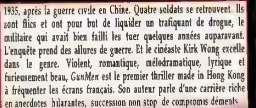
The Punisher USA 1989. Réal. Mark Goldblatt. Scén. Boaz Yakin et Robert Kamen. Dir photo Ian Baker. Décors Norma Moriceau. Prod. Robert Kamen et Su Armstrong / New World Pictures. Int. Dolph Lundgren, Louis Gossett Jr, Jeroen Krabbe, Kim Miyori, Brian Marshall, Nancy Everhard. Durée 1 H 35. Distr. Capital Cinéma. Sortie prévue le 25 Octobre 1989.

REALISATEUR

Entretien avec
KIRK WONG
à propos de
GUNMEN






1935, après la guerre civile en Chine. Quatre soldats se retrouvent. Ils sont flics et ont pour but de liquider un trafiquant de drogue, le militaire qui avait bien failli les tuer quelques années auparavant. L'enquête prend des allures de guerre. Et le cinéaste Kirk Wong excelle dans le genre. Violent, romantique, mélodramatique, lyrique et furieusement beau, *GunMen* est le premier thriller made in Hong Kong à fréquenter les écrans français. Son auteur parle d'une carrière riche en anecdotes hilarantes, succession non stop de compromis déments

Impact: *Vous avez passé un certain temps à Londres ?*

Kirk Wong: En 1974, j'ai fait des études afin de travailler dans la grande couture. C'est ensuite que je suis devenu décorateur de théâtre; les Anglais sont passés maîtres dans cette discipline. Le problème est que je n'arrivais plus à en vivre et je me suis tourné vers le cinéma et la télévision. Deux ans durant, je me suis occupé, moi, un chinois de Hong Kong, de la décoration des pièces de Shakespeare !

I.: Pendant combien de temps avez-vous travaillé à la télévision ?

K.W.: Trois ans. Je ne peux pas dire que je suis particulièrement fier de ce que j'y ai tourné. Des choses un peu bêtes, des trucs de gangsters, des comédies. A la télé, vous touchez à tous les genres. On vous commande un téléfilm et vous le réalisez. Heureusement, les documentaires m'ont donné une certaine expérience. Ils duraient environ dix minutes et touchaient à absolument tous les sujets. Ils furent un bon entraînement.

I.: Votre premier film, ***The Club****, a connu un parcours assez particulier, semble-t-il...*

K.W.: Son producteur, Wong Ching, est aussi un réalisateur de comédies à succès. **The Club** était ainsi au départ un film comique pour lequel Ching avait engagé un premier metteur en scène, un type qui venait de Taiwan. Malheureusement, sa réputation d'alcoolique le suivait partout et il fut rapidement renvoyé. Ching est venu me chercher alors que j'ignorais la raison du renvoi de mon prédécesseur. J'ai transformé **The Club** en un thriller. Mais ce que nous avons pré-vendu était toujours censé être une comédie !

I.: Comment réussir un tel tour de passe-passe ?

K.W.: On se contente, avec les mêmes personnages, de suivre le script et d'en gommer tous les effets comiques. Mon assistant, le scénariste et moi-même modifions les dialogues la veille du jour de tournage. Curieusement, **The Club** marche assez bien.

I.: Arrive ensuite ***Health Warning****, un film de science-fiction.*

K.W.: Encore une histoire de fous. C'était mon assistant sur **The Club** qui devait le réaliser car j'étais pris sur d'autres projets. Cependant, il ne donnait pas satisfaction et j'ai pris le relais. Le budget était très bas et nous avons dépassé les délais de bouclage. Dès le départ, tout s'est mal passé avec mon assistant. Je lui avais proposé de l'aider quelques jours pour qu'il s'en tire et qu'il puisse continuer le film. Il a alors cru que je voulais l'évincer. Je ne faisais que l'aider. Le jour où il devait réapparaître sur le plateau, il n'est pas venu. J'ai dû finir **Health Warning** moi-même.

I.: Comme ***The Club*** *et plus tard* ***GunMen****,* ***Health Warning*** *est très violent.*

K.W.: Vous trouvez ! Je ne le pense pas. Je considère mes films comme amusants, divertissants. Mais peut-être est-ce Hong Kong ? C'est une ville dure. Pour ma part, je trouve les films européens trop gentils. Nos valeurs sont différentes. Par contre, j'aime beaucoup **Un Homme et une Femme, 20 Ans Après** !

I.: Toujours dans le domaine du thriller, vous avez réalisé le remake d'un film américain célèbre avec Bogart...

K.W.: **Des Anges aux Figures Sales**. Je n'avais pas vu l'original. Un beau jour, un des producteurs de *Cinema City* m'appelle en disant qu'il voulait faire un film pour Noël. Il devait être achevé pour septembre, c'est-à-dire dans deux mois. Ce producteur avait vu à la télévision américaine, depuis sa baignoire, un quart d'heure d'un film. Il voulait que l'on reprenne grosso modo la trame de ces quinze minutes. En fait ce qu'il avait vu était le début des **Anges aux Figures Sales** ! Après le tournage, j'ai rencontré un journaliste anglais de cinéma qui m'a dit que mon film était un pompage éhonté du classique de Michael Curtiz et je lui ai répondu : "Ah bon, je ne savais pas" (rires). Je l'ai finalement vu en vidéo. Voilà l'histoire de mon quatrième film. Celle de mon troisième est encore plus ridicule !

I.: Il s'agit de ***LifeLine Express****, une comédie sur la superstition ?*

K.W.: Oui. L'idée est partie d'un regroupement de trois metteurs en scène. Nous travaillions à *Cinema City*. Nous nous sommes dit qu'il serait sympa de faire un film ensemble. Nous devions réaliser chacun un moyen-métrage d'une demi-heure. Nous nous sommes tous légèrement trompés en amenant des scripts d'une heure. Imaginez un film de 3 ou 4 heures ! Le projet a donc été abandonné et j'ai montré mon scénario à un

autre producteur qui m'a bien sûr demandé de l'allonger de manière à ce qu'il fasse une heure trente.
Je n'apprécie pas tellement mes films. Je les aime quand je les tourne. Pas après.

L.: Que pensez-vous du cinéma de Hong Kong ?

K.W.: Qu'il est ennuyeux. Je n'y vois rien de très nouveau pour l'instant. Mon prochain film n'a rien d'original. Il ressemble à **GunMen**. La seule chose qui diffère est qu'on va probablement se geler les fesses dans la neige. On n'utilisera pas des armes mais les poings. Ce sera un film plus physique.
J'aime ce que font les Américains. Je n'ai pas de metteur en scène préféré mais ils réalisent de grandes choses. Ici, à Hong Kong, j'apprécie tout de même John Woo, sauf **The Killer**. Je me suis endormi, je trouve son film stupide (rires). Arrivé à la moitié, un règlement de compte au révolver m'a réveillé !

L.: L'idée de GunMen est de vous ?

K.W.: Non, de Tsui Hark. Elle lui est venue d'une série US des années 50 se déroulant à Chicago, **Les Incorruptibles**. Je ne l'avais jamais vue. Etant gosse, je n'avais pas de télévision. J'ai donc brodé sur ce qu'on me racontait.

L.: Pourquoi alors choisir Shangaï et la période pré-Seconde Guerre Mondiale ?

K.W.: J'ai voulu faire quelque chose de différent des habituels polars. J'ai pensé aux costumes, aux décors que cela pouvait donner. Shangaï, à cette époque, était aussi une ville où tout pouvait arriver. La guerre pouvait être déclenchée à chaque instant. Politiquement, la situation était assez folle. Tsui Hark tenait à ce que **GunMen** se déroule à Shangaï pour une raison. Il désirait voir l'actrice Elizabeth Lee se promener en manteau de fourrure. Vu la chaleur qui règne à Hong Kong, il fallait trouver autre chose !

L.: Et votre collaboration avec Tsui Hark s'est bien déroulée ?

K.W.: C'est très difficile de tourner pour lui. Il est très exigeant. Mais je crois aussi qu'il est très difficile de travailler avec moi (rires). Nous avions des points de vue divergents sur **GunMen**. Nous avons en plus dépassé le budget prévu. Tsui Hark était sans cesse sur mon dos pendant le tournage. Je peux en rire maintenant mais c'était vraiment très dur.
Travailler avec les gens de *Cinema City*, par exemple, est totalement différent. Ils ne vous embêtent plus une fois le scénario écrit. Le tournage ne les intéresse à la limite pas.

*L.: Quelles sont les différences entre votre **GunMen** à vous et celui de Tsui Hark ?*

K.W.: Pour moi, il s'agit davantage d'une histoire d'amour qu'un thriller. Tsui Hark tenait de plus à ce que le méchant ne soit pas si mauvais. Je le voulais encore plus méchant, du genre à tuer une fillette de six ans ! (éclat de rires). L'idée de Tsui, rendre ce gars presque sympathique était bonne, mais ambitieuse et complexe à concrétiser. Elle m'embarrassait car elle serait devenue ainsi le thème principal du film. Pour moi, le thème est l'histoire d'amour entre le héros policier qui trompe à la fois sa femme et sa maîtresse. Parmi nos sujets de désaccord, il y avait la musique du final. Tsui a tenu à ce qu'elle ressemble à la partition d'Ennio Morricone pour **Les Incorruptibles** !







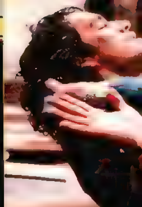
L.: Des projets en cours ?

K.W.: Un film qui se situerait dans la Chine des années 20, près de la frontière russe. Il y fait très froid, il y neige sans arrêt. Cette région, la Mandchourie, était alors occupée par les Japonais et la position chinoise était très compliquée. Nous devons tourner ce film avant que la neige ne fonde. J'ai également un projet concernant un flic et son fils réincarné, un film à la fois policier et fantastique.

Propos recueillis par **Marc TOULLEC**
Traduction : **Alain CHARLOT**

GunMen Hong Kong 1988 Réal Kirk Wong Scén Law Kam-Fai & Lip Wan-Fung Dir Phot Andy Lam Mus Danny Chung Mont David Wu Prod Tsui Hark/Film Workshop, Golden Princess Int Tony Leung Waise Lee Elizabeth Lee David Wu Adam Cheng Dur 1H 35 Dist Capital Cinéma Sortie prévue le 15 novembre 1949

JOHNNY BELLE GUEULE



Après le rigolo *Double Détente*, Walter Hill change de registre. Entre "*L'homme qui rit*" de Victor Hugo et *Elephant Man*, il conte les déboires d'un looser, braqueur de banques, Johnny, atteint d'une déformation congénitale. Miraculé grâce à la chirurgie esthétique, il se venge de ceux qui l'ont laissé tomber. Et l'amour s'en mêle. Belle histoire, mollement menée par un cinéaste que l'on a connu plus nerveux. Walter Hill confond tragédie et ennui. Dommage.

Entretien avec

WALTER HILL

Impact : *Quelle a été l'influence de Sam Peckinpah sur votre cinéma ?*

Walter Hill : J'ai rencontré Sam Peckinpah, pour la première fois, sur le tournage de **Guet-Apens**. Il n'a, en fait, pas commencé le film car il remplaçait Peter Bogdanovitch qui n'arrivait pas à s'entendre avec la production. J'avais déjà rédigé un premier jet du scénario, mais nous avons continué durant plusieurs mois à le perfectionner. Sam et moi nous entendions très bien. Ce qu'on raconte à propos de lui est exagéré : il restait très professionnel, et possédait un solide sens de l'humour. A l'époque de **Guet-Apens**, il travaillait également sur la post-production de **Junior Bonner**, son film sur le rodéo (avec Steve MacQueen), et sur la pré-production des **Chiens de Paille**. Cela ne l'a pas empêché de faire de l'excellent boulot. Quant à son influence ? J'ai certainement été influencé par Sam Peckinpah; mais moins que par Howard Hawks, par exemple. Le magazine *Times* m'a apparenté à ce réalisateur, et je me suis senti très flatté. Je ne me pose pas souvent la question de l'influence d'un réalisateur sur un autre. Je ne suis pas un étudiant, je n'ai jamais cherché à analyser ce que je voyais ou faisais. De toute manière, l'influence se transmet obligatoirement. Peckinpah, je lui en ai parlé à deux ou trois reprises et il a fini par l'admettre, il a été grandement influencé par le japonais Akira Kurosawa. Kurosawa a subi l'influence de John Ford, Ford, quant à lui, doit énormément à Griffith, et Griffith, pour terminer la chaîne, s'est inspiré de l'écrivain Charles Dickens... Tous ces gens sont des génies; ils avaient leur façon d'appréhender le cinéma et pourtant, ils ont tous été influencés à un stade de leur carrière par un ou plusieurs de leurs aînés !

I.: *Qu'est-ce qui incite à choisir une histoire plutôt qu'une autre ?*

W.H.: Je ne sais pas. Je me considère comme étant un professionnel du divertissement. J'essaie de divertir les gens en leur racontant des histoires. Elles peuvent tourner autour de marginaux, c'est le cas de **Johnny Belle Gueule**, ou de groupes en proie à la violence... J'ai rejeté le scénario de **Johnny Belle Gueule** il y a huit ans, j'ai recommencé voici cinq ans. Je l'ai finalement accepté. Cela me convenait de le tourner en 1989. Pourquoi ? Je n'en sais rien.

I.: *Les deux précédentes propositions émanaient de Carolco ?*

W.H.: Non, le script s'est balladé des mains d'un distributeur indépendant, à celles du responsable de la *Warner*, puis à celles du patron de la *Paramount*, pour finir chez Andrew Wajna et Mario Kassar. Je crois qu'au début je ne tenais pas à réaliser un drame. Je me sentais peut-être trop jeune. Je vous donne un semblant d'explication mais je ne suis pas sûr de ce que je vous dit.

I.: *Concernant le très beau générique de* **Johnny Belle Gueule**, *vous avez une explication. Prétention artistique ?*

W.H.: Si vous voulez. Mais aussi l'envie de faire comprendre aux spectateurs qu'il s'agit d'un voyage entre cauchemar et réalité. Le noir et blanc, le ralenti sont une façon comme une autre d'imposer une certaine irréalité. Installé dès le début, cette impression ne vous quittera plus. C'est du moins ce que je me suis dit.

I.: *Vous travaillez dans le précis et l'hyper-structuré ?*

W.H.: Pas du tout. Je n'utilise pas de story-board, et compte plus sur ma spontanéité qu'autre chose. Je tourne très rapidement; je n'exige pas, par exemple, que l'on refasse 60 prises pour telle ou telle scène. Je ne prépare pas trop à l'avance de manière à ce que les acteurs aient leur mot à dire. Car je tiens beaucoup à leur collaboration.

I.: *En combien de temps avez-vous tourné* **Johnny Belle Gueule** *?*

W.H.: En 52 jours. Je ne peux pas vous révéler le budget, mais simplement vous dire qu'il n'est pas très élevé, comparé aux grosses machines hollywoodiennes... Les gens de *Carolco* n'aiment pas trop qu'on les chatouille à ce propos. La presse et les rumeurs ne les ont pas épargnés. Personnellement, je n'ai jamais eu à me plaindre auprès d'eux d'un quelconque manque d'argent. C'est même embarrassant pour moi de vous dire qu'il s'agit d'un budget modeste, car ce qui est modeste aux USA peut devenir énorme en France.

I.: *Mickey Rourke est-il l'emmerdeur dont on parle souvent ?*

W.H.: Je n'ai connu aucun problème avec lui. Il n'a pas interféré sur mon travail et ne s'est jamais comporté difficilement. Sa réputation de dur et de rebelle vient surtout de son contact avec les journalistes. Ceux-ci, grossissant le trait, créent inévitablement la légende. C'est vrai que, physiquement, Mickey est dur; je n'irais pas me battre avec lui. Il a fait de la boxe. C'est une personne sensible, vite déçue, excessivement romantique. Il fait partie de la veine des John Garfield et autres James Cagney. Comme





Mickey Rourke Johnny Belle

tout irlandais, il est impulsif. Certaines personnes à Hollywood m'ont dit avant le tournage : "Tu vas tourner avec Rourke, t'es pas sorti de l'auberge !". Eh bien, non; Mickey est un gars timide, qui prend du temps à accorder sa confiance. Mais une fois que cela est fait, le travail se déroule aisément. Je l'ai laissé tranquille. Je ne suis pas partisan d'une direction d'acteurs omniprésente. Il existe une anecdote qui court au sujet du réalisateur William Wyler. Sur un tournage, un comédien vient le trouver et lui dit : "Je ne comprends pas très bien mon rôle. Comment dois-je l'interpréter ?". Et Wyler lui répond : "Ecoute, je ne suis pas un professeur, je ne suis que le metteur en scène. Jouer, c'est ton boulot !".

*L.: La violence, dans **Johnny Belle Gueule** comme d'ailleurs dans vos autres films, est-elle obligatoire...*

W.H.: Je reconnais que j'ai montré, par le passé, la violence sous un angle purement, dirais-je, sadistico-divertissant. Mais la violence c'est aussi l'expression de la souffrance, d'une émotion humaine... Je vis à Los Angeles, où des dizaines de personnes sont assassinées tous les mois. C'est un fait, on ne peut l'ignorer. Il me semble que les studios occultent trop facilement ce problème, en produisant des films où tous les personnages se comportent gentiment. Si c'est bien fait, je ne suis pas contre, mais ces œuvres ont un arrière-goût de malhonnêteté. La violence a donc été mon créneau et continuera de l'être.

*L.: Dans **Johnny Belle Gueule**, le personnage principal est condamné d'avance. Il lui est impossible de faire une croix sur son passé, même en changeant de visage...*

W.H.: Je crois qu'il est nécessaire de voir le film une seconde fois ou d'y aller en ayant auparavant en tête les éléments fondamentaux qui le structurent. Je l'assimile personnellement à une tragédie classique. Johnny se déplace dans un monde tragique. En même temps, il n'est pas encore complètement englué dans cet univers, parce qu'il a le choix, le choix de vivre une autre existence, amoureuse et tranquille, ou de respecter le code d'honneur qu'il s'est fixé... En optant pour cette seconde voie, il crée une émotion, car on sait que ce chemin-là le mènera à la destruction, et à sa propre rédemption. Le film doit paraître simple : sale gueule, trahison, nouvelle gueule, nouvelle chance, fille, choix, devoir, vengeance, rédemption. Chaque étape mène à la suivante, sans que l'on se pose de questions. Je ne peux pas mieux vous répondre. **Johnny Belle Gueule** est aussi un rêve. Ou un cauchemar...

L.: Quelle a été votre approche, en ce qui concerne le maquillage de Mickey Rourke ?

W.H.: Nous avons hésité entre un tas de visages, des visages qui existent réellement. J'ai également visionné des documentaires sur des opérations de chirurgie esthétique. Nombre des techniques employées dans ce domaine viennent d'ailleurs de France. Bien sûr, le film triche un peu avec la réalité. Changer de tête à ce point devrait prendre au moins dix opérations successives. Je voulais que le masque soit laid, mais aussi triste. Je voulais que l'on reconnaisse malgré tout Mickey Rourke, qu'on le voit lui-même, au travers de ces transformations... Nous avons dessiné le masque au fur et à mesure, en soumettant nos esquisses à des docteurs. Tout ça me cassait les pieds. Et ça ne m'intéresse pas. C'était très dur pour Mickey, qui devait supporter le maquillage plusieurs heures par jour. L'application prenait trois heures. Et lui souffre de claustrophobie. Etant moi-même sensible à cette "gêne", je ne le comprenais que trop bien.

L.: Vous travaillez sur quoi actuellement ?

W.H.: Je prépare la séquelle de **48 Heures** pour *Paramount*. Nick Nolte et Eddy Murphy vont y reprendre du service. Je m'attaquerai ensuite à **The Last of Geronimo**, d'après un scénario de John Milius. J'ai l'intention de le tourner très prochainement. Je me suis également attelé à un film sur les motards. Ce sont deux commandes *Carolco*. Je ne m'inquiète pas pour l'avenir. Jamais.

Propos recueillis et traduits par : **Alain CHARLOT**

Johnny Handsome USA 1989 Réal. Walter Hill Scén.: Ken Friedman d'après le roman de John Godey Dir. Phot.: Matthew F. Leonetti Mus.: Ry Cooder Prod.: Charles Roven/Guber-Peters/Carolco Int.: Mickey Rourke, Ellen Barkin, Elizabeth McGovern, Lance Henriksen, Forest Whitaker, Morgan Freeman, Scott Wilson... Dur. 1H30 Dist.: Columbia/Tri-Star Sortie prévue le 18 octobre 1989



THE K

Un thriller qui vient de Hong Kong. Un thriller ultra-violent, mélodramatique, lyrique. Quand un flic marginal s'allie avec un tueur en marge, quand ce tueur accepte un dernier job pour payer une lourde dette, quand des hordes d'assassins prennent d'assaut une villa, quand une église ressemble à Waterloo, quand un homme paie de sa vie son besoin de rédemption... *The Killer* punaise au mur, cloue au fauteuil. Le *must* absolu du début 90...



KILLER

Son metteur en scène, John Woo, y a mis tout ce qu'il avait dans le ventre... Et sur le cœur ! Secondé par l'indispensable Tsui Hark, le producteur de *Histoires de Fantômes Chinois*, et le réalisateur dément du mythique *Zu, Warriors from the Magic Mountain*. On ne regarde pas sagement un tel film. *The Killer* et ses gunfights incroyablement chorégraphiés va, nous en sommes sûrs, convertir les plus réticents au genre...

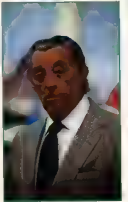
DEAUVILLE USA

"Si vous baissez votre pantalon, j'enlève mes lunettes..." Et le photographe de s'exécuter, en pleine conférence de presse, devant le chantage de Robert Mitchum dont les yeux ne supportent plus du tout la lumière du jour. Deauville, comme si vous y étiez...

Coucou, revoilà ce qui fait fureur depuis Cannes, le système de la pré-ouverture (à quand le système de la pré-préouverture ?). En pré-ouverture donc, un film 100% français (c'est inscrit en grosses lettres sur le dossier de presse) pour un festival qui se veut 100% américain! Mais on y parle anglais (*Cf Ciné Cibles*) et c'est là l'essentiel. Pour **Sauf votre Respect**, qui inaugure une série de films consacrés aux oeuvres de James Hadley Chase, était présente la crème deauvilloise du moment (crème riche mais d'une onctuosité douteuse) venue se joindre à celle de Paris, tassie celle-là. Une fois arrivés sur place les inamovibles Eddie Barclay et Paul Loup Sulitzer, le festival se donne la peine de démarrer. Un souper suit la pré-ouverture où on aperçoit Eric Serra faire galamment causette à Véronique Genest et Valérie Stephen. Samedi matin, projection de presse du De Palma, **Casualties of War**. Un peu plus tard ce sera ***Casualties among the Press***. Deauvillois il y a deux ans pour ses **Incorruptibles**, le réalisateur n'avait alors concédé qu'une conférence de presse, deux heures de son temps à répondre aux journalistes qu'il exècre tant. La situation n'est plus la même aujourd'hui. **Casualties of War** n'a rien rapporté aux USA (dommage car il s'agit d'une oeuvre de grande qualité) et les producteurs de Brian ont dû lui botter les fesses pour qu'il accepte de promotionner le film en France. Mais quelle promotion ! La conf' de presse ressemblait à la retraite de Russie de 1812. Main au menton (pratique pour les photographes !) et regard las du prétentieux face à une assemblée jugée certainement inintelligente, De Palma s'est surpassé par l'originalité de ses réponses. L'inopportun questionneur sortait de l'amphithéâtre les pieds devant, assassiné par un soupir qui en disait long sur l'état d'esprit du bonhomme. Ce fut pire en interviews individuelles où l'hagiographie si couramment de mise à l'égard de cet auteur n'était absolument plus, mais alors absolument plus, admissible. Il est clair désormais que le parcours du combattant du reporter amateur passe par De Palma.



Ben Gazzara, un hommage discret



Robert Mitchum, massif, imperturbable monolythique. Un géant tout simple

Rien à redire en revanche sur Howard Zieff, absent et réalisateur de **Une Journée de Fous**, dont on imagine sans peine la gentillesse et la disponibilité. Découverte le lendemain d'un film qui fait un tabac aux USA sans pour autant déployer l'artillerie obligée des Blockbusters actuels. **When Harry Meet Sally** ne fait en effet intervenir qu'une poignée d'acteurs, quelques vues sur Central Park et des dizaines de dialogues que ne renierait pas Woody Allen. A ce propos, pourquoi diable n'a-t-on pas vu Meg Ryan à Deauville ? Qui a une explication à fournir sur le manque évident de comédiens à Deauville ? Les réalisateurs sont là mais sans leurs acteurs. A savoir cette année Dennis Quaid, Michael J. Fox, Sean Penn, Billy Cristal, Kevin Costner, Jack Nicholson, Michael Keaton, Sean Connery et Harrison Ford. Restent les stars auxquelles on rend hommage, Lauren Bacall et Kim Novak, et qui représentent concrètement quinze minutes d'interview pour chaque journaliste, à condition que celui-ci accepte d'être entouré et court-circuité par onze autres collègues. Franchement, vous aurez une seule et unique question à poser à Bacall, que lui demanderiez-vous ? Vous ne savez pas. Et bien moi non plus.

La sélection 89 ne connaît pas la médiocrité, **Cousins** (de Joël Schumacher), vous par certains, a certes perdu en route l'acidité de son pendant français (**Cousin Cousine** de Jean Charles Tacchela) mais a compensé ce manque par une bonne dose d'humour. Un



Kim Novak, des rides mais toujours le même sourire

domaine que les américains dominent étonnamment. Dans la série des "Fais moi rire" réussis, **Week End at Bernies** de Ted Kotcheff exploite le filon du cadavre indésirable mais irrésistible. Dans un autre registre, **Jusqu'au Bout du Rêve**, avec Kevin Costner débute et se poursuit par un assez beau récit, qui sombre à quinze minutes de la fin dans l'illogisme le plus total. On voudrait nous faire avaler qu'un écrivain noir prônant l'athéisme et la masturbation dans les années 60 puisse retourner sa veste vingt ans après en discourant sur l'aspect patriotique du base-ball ! Le tout est cependant joliment filmé et les acteurs ont l'air d'y croire. Alors.

Du lundi au jeudi, la semaine se sera écoulée tranquillement, sans événement marquant, au rythme des parties de mini-golf jouées près du Royal. Le temps d'aimer **Torch Song Trilogy**, production indépendante et dernier film en date de Paul Bogart, et revoici (Yukaïdi, Yukaïdi...) les festivaliers face à **Batman**, **Great Balls of Fire**, **Johnny Belle Gueule** et **Indiana Jones et la Dernière Croisade**. Glissons, rock and rollons furtivement sur la bio de Jerry Lee Lewis mise en scène par Jim McBride, tirons un trait définitif sur Mickey Rourke et ses flingues (on aimerait ne pas le faire en ce qui concerne Walter Hill) et attardons-nous sur les deux morceaux choisis de fin de semaine. Tout d'abord, qu'est-ce que c'est que cette manie de ne prévoir qu'une projection pour les films les plus attendus du moment alors que les autres bénéficient de quatre ou cinq passages ? On apprend ainsi à la dernière minute qu'obtenir une invitation pour **Batman** équivaut à une mission impossible et on s'assoit royalement sur la première séance d'Indiana Jones réservée aux fortunés (places à 1200 francs pièce pour raisons charitatives). Résultat des courses truquées, des queues et bousculades indescriptibles. A *Impact* nous disons "Stop !"


Kim Bassinger, plus belle au naturel que dans BATMAN


Walter Hill, Mickey Rourke bras-dessus, bras-dessous pour la cause de JOHNNY BELLE GUEULE.

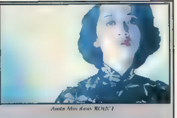

Brian De Palma réalisateur génial mais piètre défenseur de ses films .

D'autant que, il faut le clamer au monde entier, **Batman** ne vaut pas le prix d'un radis rouge marchandé à Belleville. A propos de radis, ça me fait penser que j'ai croisé au cinquième du Royal, sur le coup des dix heures du mat, l'attaché de presse de la *Warner* portant un plateau petit déj' direction la chambre de Kim Bassinger. Je vous jure, ce qu'il ne faut pas faire pour plaire à ses vedettes !

Bassinger, on la verra tout de même danser lors de la soirée **Great Balls of Fire** au son de l'orchestre rock. Mais l'ombre de Lewis ne planait pas sur cette belle blonde.

Alain CHARLOT
Reportage photo
Hervé NAGUET

EXPRESSO


Anita Mui dans ROUGE

DEUX FEMMES POUR QUATRE THRILLERS

A Hong Kong, deux séries de polars se divisent les bonnes grâces du public : **A Better To-Morrow** (dont le tome I est sorti en vidéo sous le titre **Le Syndicat du Crime**) et **In the Line of Duty**. Exploité sous deux titres (**Police Action** en salles, **Le Sens du Devoir** en vidéo), le premier film (signé David Chung, nécessairement le tumultueux **RoboForce**) met d'emblée les rangers dans le plat. Quelques anciens du Vietnam liés par les horreurs du combat décident de se venger des flics qui ont tué l'un d'entre eux lors d'un affrontement titanesque dans un avion. Le survivant, très féroce, ira même jusqu'à enlever le cercueil d'une de ses victimes pour piéger l'héroïne. **Police Action** donne le ton : l'action est rapide, très violente, les cascades laissent loin derrière elles les pirouettes du patronage des yankees. La révélation du film : une comédienne-athlète au charme fou, Michelle Khan. Michelle Khan revient dans **Le Sens du Devoir 2** de Corey Yuen (un ancien de chez Jackie Chan et en net progrès depuis son triste **Karaté Tiger** avec [illegible]) dans le même rôle de femme-flic invulnérable. Ses méthodes s'apparentent à celles de *L'Inspecteur Harry* mais qu'importe, son charme et la rapacité des vilains justifient quelques entorses au règlement. L'inspectrice Michelle Young (Khan) se voit ici flanquée d'une collègue de Scotland Yard (la blonde Cynthia Rothrock), elle aussi championne en arts martiaux. Les deux femmes ne s'entendent guère, mais se liguent dans un final anthologique à faire pâlir Jackie Chan. Le micro-film recherché est récupéré. 1988 : Michelle Khan se marie avec le big boss de la société D & B, le milliardaire Dickson Poon, propriétaire de joailleries à Hong Kong et producteur de la série **In the Line of Duty**. Michelle met fin à sa carrière. Qui pourrait bien la remplacer, dans **In the Line of Duty III** ? Cynthia Khan évidemment. Cynthia pour Cynthia Rothrock et Khan pour Michelle Khan, en souvenir lucratif du duo de choc de l'épisode précédent. Probablement moins séduisante que Michelle, moins fine, Cynthia n'en reste pas moins une très belle femme, dont le visage accroche immédiatement le regard. Elle met son immense talent pour les arts martiaux au service de **In the Line of Duty part III**, de Arthur Wong et Brandy Yuen. Un couple de terroristes japonais braque des bijoux de valeur, en tuant une bonne vingtaine de personnes... L'homme ayant été descendu par la police (déjà en piteux état dans l'ambulance qui le transporte, il reçoit une balle dans le dos, tombe sur la chaussée où une voiture lui passe dessus...), sa compagne le venge en descendant des flics, notamment un commissaire tué depuis sa chambre d'hôpital, grâce à un petit hélicoptère télécommandé. Mais il se trouve que ce dernier est le tonton de la sémillante Cynthia. Celle-ci précipite finalement la terroriste dans une chaudière où elle saute avec les explosifs qu'elle portait elle-même à la taille. Très, très rude. Encore plus convaincante, Cynthia Khan revient dans **In the Line of Duty IV**, de Yuen Wo Ping (réalisateur des deux premiers Jackie Chan). L'inspectrice mène l'enquête, et se heurte cette fois-ci à un flic corrompu qui essaie de protéger un poste de la CIA en liquidant un témoin gênant. Parfois tenté par la comédie, Yuen Wo Ping surpasse ses prédécesseurs en spectaculaire. Le combat final, vingt minutes époustouflantes, est réparti entre trois fois deux adversaires pendant qu'une femme, l'otage, pendouille dans le vide. Cynthia Khan y lève la jambe comme jamais personne ne l'a fait au cinéma. Le kung-fu au féminin a trouvé sa Jackie Chan.

HOMMAGE A LA GOLDEN HARVEST

La *Golden Harvest*, l'un des plus importants producteurs de Hong Kong, souffle ses 20 bougies. Promoteur de Bruce Lee et Jackie Chan, *Golden* offre un catalogue de plus de 200 films. Dix d'entre eux seront présentés au cinéma Max Linder et Parnasse dans le cadre du Festival Ciné-Chine du 25 Octobre au 14 Novembre. Ce seront **The Angry River** (un jeune espion de la femme avec un dragon, une secte diabolique et la divine Angela Mao), **The Private Eyes** (démente comédie policière de et avec Michael Hui), **Shangaï Express** de Sammo Hung (masques contre [illegible] dans un cinémascope éclatant), **The Dead and the Deadly**, une savoureuse comédie de fantômes, **Rouge** de Stanley Kwan (une autre belle et romantique histoire de fantômes) et **Painted Face** (une production Jackie Chan sur sa folle jeunesse et celle de son comparse Sammo Hung, plus un King Hu connu : **L'Auberge du Printemps** (couronnement du spectacle), **Confessions of a Concubine** (un érotique situé sous la dynastie des Ming), et le sublime premier film de Ching Siu Tung, **Witch from Nepal** qui préfigure la suite de sa carrière (**Histoires de Fantômes Chinois I et II**). Superbe !!!


Michelle Khan joue les "Inspecteur Harry"


Cynthia Khan, la séduction de Michelle Khan et l'agilité de Cynthia Rothrock

YVETTE VICKERS : En direct DES ANNEES 50

Le cinéma fantastique et de science-fiction des années 50 regorgeait de petites vedettes à la gloire express. Yvette Vickers fait partie du nombre. Elle a mis ses formes généreuses au service de **Attack of the Fifty Foot Woman** et de **Attack of the Giant Leeches**, deux classiques.

"J'ai joué sur scène pour la première fois lorsque je suivais des cours dans une institution catholique. La pièce était titrée *Dear Brutus*. J'interprétais une enfant imaginaire. Le théâtre ne m'intéressait pas vraiment. Composer des partitions était mon rêve. Un prêtre extérieur à l'établissement, le Père O'Brien, est venu me voir à la fin et m'a dit : "Savez-vous que vous êtes une très bonne actrice ?". J'ai ensuite décroché le rôle de Cherry dans **Bus Stop** aux côtés de Marylin Monroe.

Le tournage de **Attack of the Fifty Foot Woman** n'a pas été ennuyeux du tout. On a eu en tout et pour tout huit jours pour le boucler. On répétait une scène et si le réalisateur la sentait, on la tournait aussitôt. Il y avait une seule prise, jamais une seconde. Mon personnage de méchante (pour Honey Parker) m'a valu quelques ennuis. Je me souviens m'être rendue à un cocktail chez l'acteur Anthony Franciosa. Mon ami Mort Sahl m'avait demandé de quitter la maison car il se trouvait très vexé. Et pour cause ! Il trouvait horrible la façon dont toutes les femmes présentes me traitaient. En effet, elles empoignaient leurs maris et se dirigeaient systématiquement de l'autre côté de la pièce. En fait, cette attitude n'était pas vraiment nouvelle pour moi. Tout cela devait sûrement avoir un rapport avec mes rôles, spécialement ceux de **Giant Leeches** et de **Fifty Foot Woman**. Les gens finissent par croire que si vous jouez tel ou tel personnage, vous devez être vraiment ainsi dans la réalité.

Durant les années 7[illegible] une longue période où je changeais pratiquement d'agent toutes les semaines. Je les quittais rapidement parce qu'aucun d'entre eux n'arrivait à me décrocher un rôle. Je ne pouvais pas comprendre cela car auparavant, j'avais tellement travaillé, surtout pour la télévision. Mais j'avais passé une longue période, retirée avec Jimmy Halton, mon mari, à Malibu. Après la mort de mon mari Jimmy Halton en 1979, je n'ai plus eu aucune force en moi pour essayer de continuer à faire du cinéma. J'avais vraiment besoin de quitter tout ça. Alors j'ai suivi un stage dans l'immobilier, et suis venue m'installer à Palm Springs. Un ami m'a aidé à trouver du travail dans cette branche à vendre très cher des appartements de haut standing. Jusqu'en 1985, j'ai donc été vendeuse dans l'immobilier. Après ça, je suis revenue à Los Angeles pour jouer la comédie. Après avoir envisagé un temps un retour dans les comédies musicales, [illegible] contacté un producteur pour pouvoir enregistrer mes propres chansons. Je me suis également produite plusieurs fois avec un groupe de rock appelé "Nyck Vazoom'S Tomb". Il y avait une chanson intitulée *Leeches* ("des sangsues grouillent, rampent partout sur mon corps..."). Ils m'ont demandé si je voulais la chanter avec eux. Pourquoi pas ? Ce serait une bonne façon de rappeler au public que j'existais encore et que je me portais bien. Ma prestation a pratiquement été un succès et surtout une belle partie de rigolade. Le Père O'Brien serait fier de moi."

Propos recueillis par
Matt Devlen

6 FESTIVAL DU SUPER 8
FANTASTIQUE
24, rue St-Victor
75005 PARIS
SAMEDI 21 OCTOBRE, de 12h à 18h. PLACES: 40F

6eme FESTIVAL DU SUPER 8 FANTASTIQUE

Samedi 21 Octobre de 12 à 18 heures, au Palais de la Mutualité (24 rue Saint-Victor 75005 Paris) voilà, vous avez les coordonnées, et donc plus aucune excuse de ne pas vous déplacer pour le 6eme festival du Super 8, organisé par Tonton *Mad Movies*.

Le jury, rien moins que prestigieux, puisqu'il comprendra Jérôme Boivin (réalisateur de **Baxter**), Alain Robak (réalisateur du gore **Baby Blood**), Luis Rego, Sangria, Jean-Pierre Putters (notre bien-aimé directeur de publication...) et d'autres personnalités du monde du cinoche.

Ce jury aura à visionner plus d'une vingtaine de courts métrages, allant du gore craspec à la fable surréaliste. Il y aura **Le Grand Bleu** *version baignoire*, un rocker suicidaire (**Tendance Suicidaire**), un artiste timbré (**Le Peintre**), un pauvre mortel jugé pour tous ses péchés aux portes de l'Enfer (**Fondu Nocturne**), un trou qui hurle de douleur et qui avale tous les objets qui passent à sa portée (... **Le Trou**), une super-production au plus que mirifique budget de 8000 nouveaux francs avec un zeste d'érotisme (**Aurore**), une invasion extra-terrestre (**Etrange Cocon**), un affrontement futuriste entre un militariste et un déserteur sur le mode burlesque (**Le Pont de l'Enfer**)... Et d'autres encore, pas plus tristes, pas moins fous. Cette journée assez dingue comporte aussi un concours de maquillage toujours très délirant, et des expositions d'effets spéciaux et vente de magazines et fanzines. Toute l'équipe de *Mad Movies* et d'*Impact* se retrouvera là. Pourvu qu'ils ne se battent pas ! (Non, parce qu'en fait ce sont les mêmes...).

Les billets (**40F** pour tout le Festival) se prennent à l'avance à la librairie du cinéma *Movies 2000*, 49 Rue de la Rochefoucauld Paris 9ème (métro Pigalle ou Saint-Georges), ouverte de 14 h 30 à 19 h.

Voilà, c'est tout. Non, les portes de la Mutualité ouvriront dès 12 heures, histoire de contenir les fauves.

UNE SAISON BLANCHE ET SECHE



Après Cry Freedom et Un Monde à Part, Une Saison Blanche et Sèche tire à boulets rouges sur l'Apartheid, en adoptant les règles du thriller. Un professeur d'histoire sans histoire (Donald Sutherland), voit le fils de son jardinier, puis son jardinier, tués par la Section Spéciale de la Police, pour des motifs nébuleux de "survie"...

Prenant progressivement conscience du système dans lequel il vit, Benjamin Du Toit engage un avocat (Marlon Brando), s'allie avec une journaliste britannique (Susan Sarandon), mais ne parvient pas à confondre les coupables... Il rassemble des preuves contre les agissements de la Police. En quelques jours, toute sa vie est bouleversée, menacée. Réalisé par l'auteur de Rue Cases Nègres, Euzhan Palcy, Une Saison Blanche et Sèche fait mouche. Bien qu'il soit sans concession dans sa condamnation de l'Apartheid... Mieux, le film explique le pourquoi des choses. Montre pourquoi la Police tire sur les manifestants, abat à bout portant des petites filles, et "suicide" allégrement les prisonniers. Une question de "survie", comme répète inlassablement le personnage de flic incarné avec toute la froideur requise par Jurgen Prochnow. La démonstration va donc chercher un peu plus loin que Cry Freedom et qu'Un Monde à Part, œuvres très honorables mais amollies par certaines œillères. Le discours de Euzhan Palcy, en braquant les projecteurs sur l'apport des blancs à l'Afrique du Sud, parvient dans le même temps à décrire un état civilisé, écrasant dans le sang la moindre contestation. Civilisé, monstrueux et hypocrite. A travers des personnages à valeur symbolique très prononcée (le mal absolu incarné par Prochnow, ou l'avenir par le fils de Sutherland, et la corruption par sa fille...), Une Saison Blanche et Sèche, même si quelques unes des ficelles employées dans la dernière demi-heure sont épaisses, n'est donc pas un pamphlet anti-raciste de plus. Thriller politique, il est incarné par des comédiens au meilleur de leur forme, un Donald Sutherland bouleversant, ou un Marlon Brando pachydermique, se comportant comme Orson Welles, et Zakes Mokae, le sorcier de L'Emprise des Ténèbres, militant ici pour la bonne cause.

Cyrille GIRAUD

A Dry White Season. USA. 1989. Réal.: Euzhan Palcy. Scén.: Colin Welland et Euzhan Palcy, d'après le roman d'André Brink. Dir. Phot.: Kelvin Pike et Pierre-W. Glenn. Mus.: Dave Grusin. Prod.: Paula Weinstein/MGM. Int.: Donald Sutherland, Janet Suzman, Jurgen Prochnow, Zakes Mokae, Susan Sarandon, Marlon Brando... Dur.: 1H 50. Dist.: UIP. Sortie prévue le novembre 1989.

BIONIC NINJA

Mon premier ressemble à quelques dizaines de bobines de super-8 ayant séjourné un peu trop longtemps dans les caves d'un viticulteur du Périgord. Mon deuxième hésite assez régulièrement entre le zoom lent et tremblant exécuté caméra à l'épaule, et le bon gros zoom bien agressif qui vous arrache les pupilles. Mon troisième traite d'une invraisemblable histoire de microfilm volé, que tout le monde recherche en se foutant sur la gueule. L'action de mon quatrième est censée se partager entre Hong Kong et New York, mais c'est dans les jardins publics de la capitale allemande que les comédiens ont été tournés. Mon cinquième, à propos, filme une carte postale de l'Empire State Building, et fait passer ça pour une vue aérienne de "la grosse pomme". Dans mon sixième, les ninjas parlent derrière un voile noir, pour simplifier la post-synchronisation, et apparaissent/disparaissent comme Ma Sorcière Bien-Aimée. Les bastons de mon septième seraient d'une rare violence, si les acteurs voulaient bien porter leurs coups en deçà de la marge de sécurité, soit trente centimètres. Mon huitième ne cherche même pas à éviter la sempiternelle scène d'amour et utilise un quelconque *stock-shot* d'un nullissime porno-soft suédois millésimé fin 70. La vedette de mon neuvième est un karatéka dont l'efficacité n'égale pas le ridicule, puisque son survêtement jaune est troué juste là, au mauvais endroit. Mon dixième connaît les honneurs d'une exclusivité au Hollywood Boulevard. Mon tout s'appelle donc Bionic Ninja. Alors, vous avez une réponse à cette petite charade ?... Non ?... Tant pis...

Bionic GUIGNEBERT

Hong Kong/ RFA. Réal.: Tim Ashby. Scén.: Alan Jackson. Séquences d'action: Ken Shaw. Prod.: Tomas Tang/ Dallie Yeung. Int.: Kelly Steve, Alan Hemmings, Rick Wilson, Peter Chan, Pshen Dho... Dist.: Sami Films. Durée: 1H30. Sorti à Paris le 27 septembre 89.

SAUF VOTRE RESPECT



Sauf Votre Respect de Guy Hamilton, ne devait pas faire partie à l'origine des 3 ou 4 œuvres humoristiques présentées au festival de Deauville. Pourtant, après 1H45 de projection, plus aucun doute ne subsistait dans l'esprit des 1180 spectateurs : le film, d'enquête policière, s'était bien transformé en comédie hilarante. Principalement du fait du langage employé, l'anglais, et plus exactement du fait de Stéphane Bonnet. Car, acteur ordinaire, ni détestable ni transcendant, Stéphane Bonnet, vu précédemment dans Train d'Enfer et La Tête dans le Sac, use de la langue de Shakespeare avec l'accent prononcé d'un gréviste CGT qui aurait de surcroît vécu sa jeunesse à Ménilmontant. Lorsque ce titi du septième art français balance un "Freeze !" à anéantir vos tympans d'anglophiles, on ne peut lui répondre que par un rire gras et sonore. Idem lorsqu'il s'adresse à son Guy Marchand de chef (ah, j'oubliais, il est flic), idem quand il répond au téléphone, et idem lorsqu'il converse avec Michael Brandon. Ce dernier se tire nettement mieux de ce faux pas linguistique (et pour cause, il est anglais) mais n'a pas pour autant la possibilité de se comporter très sérieusement. Là encore, le comique semble partiellement involontaire. Tout est affaire de scénario : Lepski (Brandon, absent du film durant la première demi-heure !) bosse pour une compagnie d'assurances, l'*International Fidelity*; sa tâche d'aventurier consiste à passer des lapins à sa conquête féminine (V. Stephen), et accessoirement à récupérer une statuette soviétique volée par Bradley, un malfrat à deux sous (David Carradine) qui visiblement ne lui sert qu'à son budget vêtements. Les poursuites en chars à bœufs donnent lieu à des tonneaux par dizaines, et la moindre tentative d'arrestation ou de neutralisation du gangster se clôt invariablement par un pistolet planté sur la tempe d'un innocent...

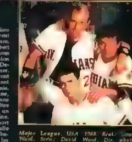
En résumé, Sauf Votre Respect ne vaut que par un adjoint de flic de chez Berlitz, une mise en mini-bus, et par le jeu nonchalant de Brandon. Si le film vous tente, de grâce, allez le voir en version anglaise !

Alain CHARLOT

Try this One for Size. France. 1989. Réal.: Guy Hamilton. Scén.: Alec Medieff, Sergio Gobbi et Guy Hamilton d'après le roman de James Hadley Chase. Mus.: Claude Bolling. Prod.: Sergio Gobbi. Int.: Michael Brandon, David Carradine, Arielle Dombasle, Guy Marchand, Mario Adorf, Peter Bowles... Dist.: Les Films Number One. Durée: 1H45. Sorti à Paris le 27 septembre 89.

INDIANS

On ne peut pas dire que les films traitant du base-ball reçoivent un accueil chaleureux en France. Pour un **Meilleur** avec Robert Redford, marchant uniquement sur le nom de sa vedette, on dénombre une succession de bides, notamment **Duo à Trois** et **Au-Delà du Rêve**, tous deux avec Kevin Costner. Le base-ball, dont les règles nous resteront nébuleuses encore longtemps, plaît autant en France que la pétanque aux Etats-Unis. Dur pour ce gentil petit film qu'est **Indians**, un film qui peut être vu et apprécié sans amour particulier du base-ball. Avant d'être un film sportif, **Indians** est une comédie un tantinet loufoque, typiquement américaine. Une veuve richissime choisit, après la mort de son mari, de changer d'horizon. Mais elle est retenue dans sa ville par l'équipe de base-ball. Il lui faut donc faire en sorte que les "Indians" finissent lanterne rouge pour que son déménagement soit assuré. Avec un lieutenant fatigué, elle met sur pied un staff composé de jeunes, de vieux routiers sur le retour. Un voleur de voitures myope comme une taupe (Charlie Sheen), un play-boy, un bigot porté sur les revues de charme, et un adepte du vaudou, comptent parmi les membres. Au tout départ, l'équipe se ramasse gamelle sur gamelle. Mais l'étincelle se produit, et elle grimpe alors au classement pour, finalement, décrocher la timbale lors d'un final survolté où les spectateurs entonnent *"Wild Thing"*. Bien que le scénario ne brille ni par sa rigueur, ni par sa cohérence, **Indians** fonctionne plutôt bien. Les rapports entre les joueurs sont toujours bien vus, les matches de base-ball réussissent même à passionner, et les acteurs s'amusent visiblement à interpréter un film sans prétention. Evidemment, le côté humain, les relations entre Tom Berenger et son épouse, sombrent quelque peu dans le plus élémentaire des études de caractères. Le bât blesse. La psychologie n'est vraiment pas le point fort de David Ward. Mais lorsque celui-ci joue la carte du picaresque, de la dérision, **Indians** décolle. Il serait même tenté par la pochade désopilante et le cartoon, quand les joueurs prennent un avion enfin baloté par l'orage. Charlie Sheen, Tom Berenger, et leurs copains ont sans doute bien rigolé pendant le tournage.



Major League. USA 1988. Réal.: David Ward. Scén.: David Ward. Dir. photo: Reynaldo Villalobos. Mus.: James Newton Howard. Prod.: Chris Chesser. Int.: Tom Berenger, Charlie Sheen, Corbin Bernsen, Wesley Snipes, Margaret Whitton... Dist.: Ducll UGC. Durée: 1H42. Sortie prévue le 8 novembre 89.

Cyrille GIRAUD

UNE JOURNÉE DE FOUS

L'idée du scénariste John Connolly est quasi géniale, rassembler quatre pensionnaires d'un hôpital psychiatrique aux névroses différentes et les associer étroitement le temps d'un week end à New York. Le premier se prend pour Jesus Christ, le second surplanifie sa vie de tous les jours, le troisième souffre d'intolérance pathologique et le quatrième, autistique, ne communique oralement avec l'extérieur qu'à l'aide de phrases toutes faites provenant d'émissions télévisées. Chargé de leur dossier, le docteur Weitzman décide d'une virée collective à New York avec pour objectif un match de base-ball. Mais le voyage tourne au drame lorsque, témoin d'un meurtre au fin fond d'une ruelle, Weitzman est sauvagement assommé par deux flics qui viennent de buter l'un de leurs collègues. Livrés à eux-mêmes, ne sachant que faire pour manger et n'ayant aucun argent en poche, nos quatre "comiques" vont vivre une expérience toute nouvelle, prélude probable à un retour à la vie dite normale

Voilà le type même d'histoire dont on se dit qu'elle aurait pu être écrite vingt ans auparavant, tant sa trame reste simple, originale et linéaire. Comment se fait il qu'une idée pareille, amenant par exemple Christopher Lloyd à débarrasser le trottoir des papiers gras qui l'encombrent ou encore Peter Boyle à pénétrer dans une église baptiste et à s'y mettre nu, n'ait pas éclairé l'esprit de l'un de ces milliers de scénaristes qui fréquentèrent Hollywood ? Et comment se fait il que mis à part **Vol au dessus d'un Nid de Coucous**, au registre différent, et maintenant **Une Journée de Fous**, le malade mental n'ait pas été perçu comme générateur de rire et surtout d'émotion. Car c'est aussi cela le film de Howard Zieff. La rencontre touchante entre ces quatre asociaux et ce qui compose humainement une ville comme New York, à commencer par leur propre famille ou leurs anciens associés de travail.

Mini miracle par les temps qui courent, Zieff filme également ses personnages avec tact et générosité. Sans fausses pudeurs.

Alain CHARLOT

The Dream Team. USA. 1989. Réal.: Howard Zieff. Scén.: John Connolly et David Loucka. Dir. photo: Adam Holender. Mont.: C. Timothy O'Meara. Prod.: Christopher W. Knight. Int.: Michael Keaton, Christopher Lloyd, Peter Boyle, Stephen Furst, Dennis Boutsikaris... Dist.: UIP. Durée: 1H52. Sorti à Paris le 27 septembre 89.

COLS DE CUIR

Le Vietnam, vu par un cinéaste italien de série B, n'est pas vraiment celui d'Oliver Stone, ou de Brian de Palma et Stanley Kubrick. C'est un Vietnam ultra bis, un western des rizières où Américains et Vietcongs s'envoient sur la gueule, sans se poser de questions existentielles. Paul D. Robinson, le réalisateur de **Cols de Cuir**, fire dans le tas, fonce dans le lard. D'un côté les Américains qui flinguent, qui torturent, qui violent, de l'autre les Vietcongs qui font exactement la même chose. Et ces derniers subissent un traitement qui fait passer les combattants communistes de **Platoon** pour des anges. Les Viercongs de **Cols de Cuir** sont décrits comme des bêtes, des animaux toujours tapis dans la végétation, roulant des yeux injectés de sang, portant des poignards entre les dents... C'est aussi ignoble que stupide. De leur côté, les Américains se font guère dans la dentelle. Ils rejoignent avec leurs flingues, ne pensent qu'à baiser, lors de leur retour au pays... Paul D. Robinson manifeste une volonté de réalisme sordide mais, malheureusement, ne possède guère les capacités de ses ambitions. Un scénario ultra mince (démanteler un trafic d'armes) et surtout une action molle, plombent ses bonnes intentions. Il faut voir les figurants plonger, bondir systématiquement quelques fractions de seconde après l'explosion. L'utilisation du ralenti accentue encore le ratage des effets. Idem pour les batailles filmées sans invention. Tout ceci est expéditif, bâclé avec retenue, pas réaliste du tout, car la Thaïlande (où le film a été tourné) ne ressemble pas vraiment au Vietnam. Le gros James Mitchum joue les gentils sergents, en mettant en avant sa grosse brioche, son double menton et son regard bovin. On soupçonne de temps en temps une volonté de caricature, un zeste de cynisme mais, une fois de plus, le sieur Robinson braque sa caméra sur des gerbes de flammes pas très chaudes...

Leathernecks. Italie. 1988. Réal.: Paul D. Robinson. Scén.: Tito Carpi. Prod.: Gianfranco Couyoumdjian pour Gico Cinematografica/ Dania Film/ National Cinematografica/ Reteitalia. Int.: Richard Hatch, Tony Marsina, Robert Marius, Tania Gomez, James Mitchum... Dist.: Les Films Jacques Leitienne. [illegible]

Cyrille GIRAUD

Didier BARBARESCO
(Pavillons sous Bois)

Suite à la désolante et maladroite critique de Cyrille Giraud concernant **Karate Kid III**, je me permets d'ajouter ceci.

Le vrai karaté remonte à plusieurs siècles et repose essentiellement sur la coordination de l'esprit et du corps. Ce n'est donc en aucun cas ce que pratiquent les Bruce Lee, Chuck Norris, Van Damme et autres avatars body-buildés. Ce seul et unique karaté, c'est celui qui est magistralement diffusé dans les trois **Karaté Kid** de John G. Avildsen, et qui transparaît dans tous les mouvements et paroles des deux protagonistes principaux. A l'heure où les séquelles (**Rambo 2**, **3**, **Aliens** et même **L'Arme Fatale 2**) se doivent obligatoirement (pour faire du fric comme le souligne Cyrille Giraud, mais à contre-sens, malheureusement) de surenchérir dans la violence et les effets de scènes-chocs, Avildsen a eu l'intelligence de rester fidèle à sa conception du karaté en supprimant toutes les séquences de combats tape-à-l'œil, absurdes et de plus, inutiles. Il n'a fait que conserver la philosophie orientale de cet art, pour culminer dans un combat final des plus éprouvants. Quand le karaté est pratiqué à ce degré d'élévation, il ne faut pas 10 minutes pour terrasser son adversaire mais, bel et bien, un seul et unique coup. John G. Avildsen a tout compris au karaté et au cinéma.

*En fait, dans **Karaté Kid III**, tout le monde se fout du karaté comme de sa première Pampers. Les arts martiaux ne sont ici qu'un moyen pour ramasser de l'oseille. Pas besoin d'avoir fréquenté les moines de Shaolin ou d'être Ceinture Noire pour s'en apercevoir. A quoi bon prêter à un cinéaste des intentions qu'il n'a jamais eues ? Facile de justifier la rareté et la minceur des combats par cette philosophie. Il faut surtout l'attribuer à la production soucieuse de bouffer à moindre frais et effort. Face à cette soupe d'arts martiaux "nobles" et "ancestraux", on préfère de loin les coups de latte de Van Damme. Les copains.*

Jean-Michel CATHELOTTE
(Bruyères-le-Châtel)

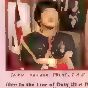
Tout d'abord, félicitations. A vos débuts, je craignais avoir affaire à une sorte de sous-*Mad Movies*, mais j'ai rapidement dû me rendre à l'évidence. J'avais tort et je m'excuse (on te pardonne, ndr). Le journal en lui-même est super et je l'attends tous les deux mois avec (presque) autant d'impatience que *Mad*. Mais il n'est pas assez épais, pas assez étoffé. Créez de nouvelles rubriques, élargissez-en d'autres : vidéo, télégrammes ! Ce n'est pas l'actualité qui manque. Publiez un questionnaire pour connaître les rubriques préférées des lecteurs, celles qu'ils aimeraient voir apparaître (voilà, la question est posée). Servez-vous des remarques du dernier questionnaire de *Mad*, cela pourrait vous apporter une partie supplémentaire de son lectorat. Ajoutez des pages mais sans changer le prix très bon marché.

Captain America (impact n° 2) film produit par l'un des deux massacreurs de l'ex-Cannon, est tourné avec un budget franchement ridicule si l'on considère le genre. Ce film est l'un des plus tristes exemples de la mode qui sévit actuellement à Hollywood : prendre des acteurs maigrichons pour des rôles musclés. Et ils s'en flattent en plus, ces c... A quand le nain Warwick Davis dans la peau d'un super-héros ? La production économiserait ainsi du tissu et donnerait de l'humanité au personnage. Craignons que le futur Spiderman ne soit sélectionné selon les mêmes critères !

Plus de pages... cela coûte plus cher. Quant au questionnaire, OK, mais lorsque les réactions des lecteurs seront plus promptes, plus vives. Pour le moment, ils dorment. Et aligner les sommaires de Impact sur ceux de Mad, non merci. Sinon à quoi bon se nommer Impact ?

Nicholas CHAREILLE
(Auxerre)

Tout d'abord, je tiens à préciser qu'*Impact* est un magazine parfait (*parfaitement d'accord*), enfin presque. Je m'explique. Il y a certains points dans le dernier numéro qui me dérangent. Vous annoncez d'abord dans l'article "News from Hong Kong" que **Police Story II** de Jackie Chan est lamentable. Quoi ? Qu'entendez-vous par ça ? Dans une autre revue, René Château, son distributeur, dit que ce film est encore meilleur que le premier. PITIE, des renseignements !!! Quand verrons-nous des films tels que **The Killer**, **Peking Opera Blues** ? Dans le genre, le dernier film que j'ai vu est **Histoires de Fantômes Chinois** et je peux vous assurer qu'il m'a donné une claque comme jamais mes parents m'en donnent. Concernant les films **In the Line of Duty III et IV**, vous citez Cynthia Khan. Ne serait-ce pas plutôt Michelle Khan ou Cynthia Rothrock ? Faudrait savoir, quoi !


Jackie Chan dans PROJECT A II

*Ben oui, **Police Story II** n'est pas bon. En revanche, la séquelle du **Marin des Mers de Chine**, **Project A II** est une merveille. Quant à l'avis de René Château (que l'on aime bien ici) sur **Police Story II**, il n'est pas franchement désintéressé. Et ce serait bien la première fois qu'un distributeur annonce clairement la couleur. Il ne va pas saborder son propre film tout de même. **The Killer** sort en décembre 89, **Peking Opera Blues** n'a toujours pas de distributeur mais par contre **Shangai Blues** devrait sortir en février 90. A l'occasion de l'envoi de **The Killer**, Impact consacrera quelques pages à son metteur en scène John Woo (interview à l'appui). Ben oui, Cynthia Khan existe et on l'a même vue de nos yeux vue. Mignonne à croquer. Tranquillise-toi, l'invasion chinoise vient à peine de débuter !*

COMMANDEZ LES ANCIENS NUMEROS

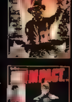




MAD MOVIES

23 La série des Dracula, Mad Max II.
26 Les "Mad Max", Cronenberg, Avoriaz 83.
27 Le Retour du Jedi, Creepshow.
28 Dossier Les trois "Guerre des Etoiles".
29 Harrison Ford, Joe Dante, Avoriaz 1984.
30 Maquillage: Ed French, Cronenberg, L. Bava.
31 Indiana Jones, l'Héroïc-Fantasy.
32 David Lynch, Greystoke, Dune, maquillages.
33 Gremlins, Les effets spéciaux d'Indiana Jones.
34 Razorback, 2010, Avoriaz 1985.
35 Terminator, Brian de Palma, Wes Craven.
36 Day of the Dead, Tom Savini, Tobe Hooper.
37 Mad Max III, Legend, Ridley Scott.
37 Hors-série: Tous les films de James Bond.
38 Rick Baker, Retour vers le Futur, Fright Night.
39 La Revanche de Freddy, Avoriaz 1986.
40 Re-Animator, Highlander, Alfred Hitchcock.
41 House, Psychose, dossier: le gore au cinéma.
42 From Beyond, Rencontres du Troisième Type.
43 Aliens, Critters, Les Aventures de J. Burton.
44 Le Jour des Morts-vivants, Stephen King.
45 La Mouche, Star Trek IV, Avoriaz 1987.
46 Street Trash, Dossier King Kong, L'Exorciste.
47 Robocop, House II, Freddy III, Evil Dead II.
48 Evil Dead II, Predator, Creepshow II.
49 Dossier "Superman", Hellraiser, Jaws IV.
50 Robocop, The Hidden, House II.
51 Star Trek IV, Robocop, Avoriaz 1988.
52 Running Man, Hellraiser II, John Carpenter.
53 Near Dark, Festival du Rex, Dossier zombies.
54 Les héros du fantastique, les "Vendredi 13".
55 Phantasm II, Chinese Ghost Story, Freddy IV.
56 Beetlejuice, Le Cauchemar de Freddy, Near Dark.
57 The Blob, Fright Night II, Avoriaz 1989.
58 Dossier Cronenberg, Brazil, Invasion Los Angeles.
59 Batman, Hellraiser II, The Craignos Monsters (1).
60 Freddy 5, Re-Animator 2, The Craignos Monsters (2).
61 Indiana Jones 3, Batman, The Craignos Monsters (3).

IMPACT

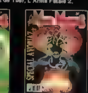


1 Commando, Rocky IV, George Romero, Avoriaz 86.
2 Highlander, Rutger Hauer, Michael Winner.
3 The Hitcher, Cobra, Maximum Overdrive.
4 John Badham, Jack Burton, Sybil Danning, Critters.
5 Blue Velvet, Cobra, Aliens, David Lynch.
6 Daryl Hannah, Dossier "Ninja", Day of The Dead.
7 Crocodile Dundee, Harrison Ford, Nastassia Kinski.
8 Les trois "Rambo", Dolls, Evil Dead II.
9 Freddy III, Tuer n'est pas jouer, Indiana Jones 2.
10 Predator, L'Arme Fatale, Brian de Palma.
11 Kubrick, La Folle Histoire de l'Espace, Superman IV.
12 Running Man, Robocop, China Girl, Hellraiser.
13 Lucio Fulci, Le "hard gore", Avoriaz 1988.
14 Hellraiser II, Rambo III, Emprise des Ténèbres.
15 Double Détente, les "Emmanuelle", Beetlejuice.
16 Spécial Rambo III, Munchaûsen, de T. Gilliam.
17 L'Ours, Freddy IV, Roger Rabbit, Rambo III.
18 Les "Inspecteur Harry", Avoriaz 1989, Tusk Hack.
19 Munchaûsen, Phantasm 1 et II, Jumeaux.
20 Indiana Jones, Pet Sematary, Invasion L.A.
21 Total Recall, Freddy 5, Jean-Claude Van Damme.
22 Batman, Permis de Tuer, L'Arme Fatale 2.











BON DE COMMANDE

MAD MOVIES ☐ 23 ☐ 24 ☐ 26 ☐ 27 ☐ 28 ☐ 29
☐ 30 ☐ 31 ☐ 32 ☐ 33 ☐ 34 ☐ 35 ☐ 36 ☐ 37 ☐ 38
☐ 39 ☐ 40 ☐ 41 ☐ 42 ☐ 43 ☐ 44 ☐ 45 ☐ 46 ☐ 47
☐ 48 ☐ 49 ☐ 50 ☐ 51 ☐ 52 ☐ 53 ☐ 54 ☐ 55 ☐ 56
☐ 57 ☐ 58 ☐ 59 ☐ 60 ☐ 61 ☐ 52 ☐ 37HS

IMPACT:
☐ 1 ☐ 2 ☐ 3 ☐ 4 ☐ 5 ☐ 6 ☐ 7 ☐ 8 ☐ 9 ☐ 10 ☐ 11
☐ 12 ☐ 13 ☐ 14 ☐ 15 ☐ 16 ☐ 17 ☐ 18 ☐ 19 ☐ 20 ☐ 21 ☐ 22

Pour commander: découpez (recopiez ou photocopiez) le bon de commande, remplissez-le et envoyez-le, accompagné de votre règlement, à **MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.**

Chaque exemplaire: 20F. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon de commande (Mad 1 à 22, et le 25: épuisés). Frais de port gratuit à partir d'un envoi de deux numéros (sinon, 5F de port). Pour l'étranger, les tarifs sont identiques mais nous n'acceptons que le mandat-international.

NOM__________ PRENOM__________

ADRESSE______________________

____

____

désire recevoir les numéros cochés ci-contre, règlement joint.

Chérie B

LARRY BRAND

Entretien à propos du

MASQUE DE LA MORT ROUGE

L'écurie Roger Corman ouvre de nouveaux box. Le poulain Larry Brand s'attaque au classique *Le Masque de la Mort Rouge*, réalisé par Corman au début des sixties. Mais cette fois sans Vincent Price...

Le célèbre passage de la Mort Rouge

Impact: ***De Larry Brand actuellement, on peut citer The Drifter, mais rappelez-nous ce qu'il y a eu avant ?***

Larry Brand: Eh bien, j'avais écrit deux autres histoires, qui ont déjà été produites. Il y en avait une, intitulée **Sunday Drive**, où jouaient Tony Randall et Carrie Fisher (en 1986). C'était basé sur un incident que j'avais vu relaté dans un journal, au cours duquel deux véhicules identiques avaient été échangés par erreur sur un parking. J'ai juste "déposé" quelques enfants sur la banquette arrière de l'un des véhicules, et un chien dans l'autre, et j'ai alors laissé se développer les complications inévitables que cela suppose..

Un autre de mes scénarios est devenu un thriller de six millions et demi de dollars, **Backfire** (*Retour de Flammes*), avec Karen Allen et Keith Carradine. La trame en était un homme sujet à des cauchemars à répétition, et qui se retrouvait au bord de la folie. C'est une sorte de suspense à la Hitchcock, avec tout un tas de rebondissements. Pour vous donner une idée de la différence entre collaborer avec Roger Corman ou travailler sur un "vrai" film, il faut savoir que **Backfire**, bien que tourné en 1986, n'a pas encore été exploité aux Etats-Unis, alors qu'il a déjà dû sortir en France : c'est l'une des bizarreries de la distribution "Corman".

L: ***Par rapport aux précédents, Le Masque de la Mort Rouge a donc dû être une toute autre sorte d'expérience, beaucoup plus délicate sans doute ?***



L.B. Oui, c'est d'abord une oeuvre "historique" un drame costumé comme on dit, un film tiré d'une histoire écrite par Edgar Poe et qu'on pourrait presque définir comme étant à l'opposé exact de tout ce qui caractérisait **The Drifter**...

L: ***Comment l'idée vous est-elle venue de réadapter ce scénario ?***

L.B.: En fait, c'est Roger Corman le responsable. Je me trouvais à New York quand il m'appela à ce sujet. Il m'a demandé carrément si cela m'intéressait de faire moi-même un remake du **Masque de la Mort Rouge**, et je lui ai suggéré de me faire parvenir le script. Je me suis aperçu que c'était truffé de combats à l'épée, de chevaux, de costumes et d'innombrables effets spéciaux. Mais lui a tout de suite insisté pour qu'on suive le même plan de travail et qu'on s'en tienne au même budget que pour **The Drifter** ! J'ai pourtant émis quelques réserves, mais Corman me répondait imperturbablement : "Dans un sens, ce tournage-ci devrait être bien plus facile que celui de **The Drifter**, puisqu'il se passera intégralement sur un plateau et non pas en extérieurs..." Inutile de vous dire que je n'approuvais pas, mais je pensais vraiment que le scénario était très intéressant, et j'ai ainsi commencé à le remanier. Pendant la réécriture, je suis tombé tout à fait amoureux de cette his-



Un impressionnant maquillage en instance de finition

toire, tout en réalisant quel film terrifiant ce pourrait être; quelques jours plus tard, je m'envolais pour la Californie...

L: *Vous en parlez comme un gosse impatient à l'idée de découvrir Le Puits et le Pendule ! Au fait avez-vous vu les autres films de Corman inspirés d'Edgar Poe ?*

L.B.: J'avais vu bien sûr **Le Puits et le Pendule**, mais j'ai gardé un meilleur souvenir de certains autres Corman, visionnés quand j'étais tout jeune **Not of this Earth**, et surtout **Attack of the Crab Monsters**, qui est resté l'un de mes préférés
Par contre, je n'ai jamais vu **Le Masque de la Mort Rouge** à l'époque de sa sortie, et toujours pas aujourd'hui. Le scénario sur lequel j'avais entrepris de me pencher devait être un travail original, sans aucune relation avec ce qui avait pu se faire dans le premier film. Je pensais d'ailleurs qu'il serait préférable de partir directement de la nouvelle d'Edgar Poe, et tout mon travail s'est développé à partir de là.
La "Mort Rouge" agit manifestement comme une métaphore, quelque chose qui permette de rappeler au Prince Prospero le malfaisant toutes ses mauvaises actions.. En effet pourquoi la Mort reviendrait-elle hanter un homme ? A mon avis par mesure d'expiation vis-à-vis des êtres comme Prospero, qui ont eux-mêmes prétendu s'arroger le droit de vie et de mort sur leurs semblables. La seule justice dans la vie, n'est-ce pas précisément celle de la mort, cette mort qui emporte sans discrimation les hommes ou les femmes, les jeunes ou les vieux, les riches ou les pauvres ? Votre rang, votre classe sociale, tout cela n'a plus aucun sens devant elle. Et quand un homme se permet de décider lui-même de ceux qui doivent vivre et de ceux qui doivent périr, alors il ne peut pas agir équitablement. En ce qui concerne le Prince, que ce soit dans l'histoire comme dans le film, on sait qu'il recueille tous ses amis dans son château, à seule fin de les sauver, pendant que le reste du pays se meurt C'est donc face à une telle injustice, et pour s'y opposer, que la Mort lui apparaîtra. C'est là une idée de base extrêmement intéressante, je pense, et d'ailleurs en même temps très rationelle.

L: *Mais la qualifieriez-vous de bonne idée dans le cas d'un film d'horreur ?*

L.B.: Roger Corman disait qu'il envisageait ce projet au même titre qu'un film "d'art", ce que j'approuve totalement. En définitive, c'est vraiment un film d'atmosphère, et qui insiste beaucoup sur les personnages. Vous avez envie, ainsi, de vous identifier à chacun d'eux, de les pénétrer et de les analyser tous. Ce n'est nullement, et en aucun sens, un film commercial bien qu'on puisse, évidemment, y trouver certaines scènes extrêmement violentes. Il existait en particulier une scène terrible, dans le script original, et qui m'avait beaucoup frappé. L'un de mes collaborateurs, Steve Greenberg (également présent sur **The Drifter**), a eu l'idée d'une



vis s'enfonçant dans le crâne d'un personnage. Il en a montré des schémas, et tout le monde en fut proprement horrifié. Mais ce n'est tout de même pas uniquement un film où apparaissent des tortures ou des obscénités de ce genre; j'ai pensé cependant que si l'on était capable de montrer une scène de torture, on se devait de la réaliser aussi laide qu'elle l'aurait été dans la réalité, en ne l'"adoucissant" surtout pas. Et si j'ai bien fait mon travail dans ce cas-là, ce doit être une scène que le public n'oubliera pas.

L: *En général, le travail sur le plateau a-t-il été facile ?*

L.B.: Tout s'est très bien passé. La preuve, le premier jour je suis arrivé sur le plateau à cheval, le cheval le plus fougueux que j'aie pu trouver parmi ceux qu'on devait utiliser, et ceci sur ce qui était censé être une authentique vieille selle. Et j'ai même essayé de lui faire traverser un torrent à gué, seulement on avait oublié de me dire que la bête ne s'était jamais retrouvée plongée dans l'eau. Alors il a rué, et j'ai fait un joli vol plané, ce qui m'a finalement permis d'arriver sur les lieux du tournage la tête en sang. Heureusement que je n'avais pas à jouer un rôle dans le film lui-même.

L: *A propos de rôle, on dit que vous avez passé de longs moments dans la salle de montage ?*

L.B. Eh oui, j'étais là pratiquement après chaque cadrage, et on se querellait sans cesse avec le monteur Habituellement je m'en remets à la volonté du monteur, ou à son professionnalisme, mais dans ce cas précis je tenais à conserver au montage un caractère aléatoire, fortuit, de façon à ce que le public ne soit jamais averti de la suite de l'histoire, qu'il ne sache jamais à quoi s'en tenir !

L: *Il semble, en conclusion, que vous n'hésitez pas à attribuer un rôle très important au metteur en scène*

L.B.: Je crois sincèrement, en tant que metteur en scène, que l'on se doit de réaliser le meilleur film qui ait jamais été fait, dans le domaine que l'on a choisi, en l'occurrence le fantastique, ici. Bien sûr, une partie de vous continue toujours à craindre que cela ne soit pas possible, mais il faut faire comme si... C'est pourquoi il faut s'efforcer de "soigner" tous les éléments, du scénario aux dialogues et jusqu'au jeu des acteurs, et si on ne gâche rien de tout ça, on obtient des choses tout à fait incroyables Voilà où j'en suis actuellement, et ce qui me fait dire que ce film sera réellement un "grand" film...

Propos recueillis par
Maitland McDonagh
Traduction
Nick D'Auria

Le Carton du Mois

COHEN & TATE







Bide monstrueux aux USA, présenté à la sauvette au dernier festival du Film Policier de cognac, **Cohen & Tate** appartient à la race des films maudits. Deux tueurs, le vieillissant Cohen (Roy Scheider), et l'hystérique Tate (Adam Baldwin, vu dans **Full Metal Jacket**), liquident les parents d'un gamin de neuf ans témoin gênant. Un film sombre, très sombre, mordant, caustique, cynique, où le dialogue crée une tension permanente. *Road movie* désespéré, allant tout droit vers un dénouement tragique, **Cohen & Tate** est la première mise en scène du scénariste Eric Red (**Hitcher, Aux Frontières de l'Aube**). Nocturne, crépusculaire baignant dans un humour plus que noir, se refusant aux habituelles concessions du cinéma américain à la "morale", le film plaira à tous ceux qui pensent que les polars ne ressemblent pas forcément tous à **Chien de Flic!**

USA 1988 Réal. Eric red Int. Roy Scheider, Adam Baldwin Harley Cross. Dist. Antarès-Travelling



LITTLE SWEETHEART

Les *bons petits diables* de la Comtesse de Ségur sont bien loin, et la nouvelle génération, qui se prénomme Thelma, est un monument de monstruosité. Comment soupçonner autant de noirceur chez une fillette de neuf ans ? Sous sa bonne bouille, Thelma dissimule un cynisme incroyable, de la méchanceté à l'état pur et un regard désabusé sur le monde... Lorsque le hasard la confronte à un couple qui vient de braquer une banque, on peut croire l'affrontement inégal. Il n'en est rien; dans ce jeu du chat et de la souris, c'est le petit animal qui mène la danse. Rarement le thème de l'enfance vénéneuse aura été aussi crédiblement malsain. L'amoralité du personnage effraie. Thelma peut froidement abattre sa petite amie, et se réfugier craintivement sous les draps lors du passage de **La Nuit des Morts-Vivants** à la télé... Dommage qu'un plan final absurde tente de "rectifier le tir" afin, semble-t-il, de mitiger le jugement du spectateur, il ne s'imposait vraiment pas. Présenté en V.O. sous-titrée, ce film est à découvrir sans faute.

Australie 1987 Réal. Anthony Simmons Int. John Hurt Karen Young Cassie Barash Dist. Antarès-Travelling

MERCHANTS OF WAR

Durant une mission de repérage en Angola, un commando anti-terroriste de la CIA tombe dans un guet-apens. Le seul survivant, copieusement cuisiné, doit révéler la raison de sa présence en territoire terroriste. Il réussit à s'évader mais apprend qu'il existe un second rescapé. Il décide de le secourir avec l'aide de quelques anciens du Viet-nam... Des personnages typés, un scénario pas très cohérent pour un film riche en action et explosions. La méthode forte à coups de bazooka est largement préconisée contre les terroristes de tout poil. **Merchants of War** en fait une nouvelle fois la démonstration. Elémentaire, mais toujours efficace.

USA 1987 Réal. Peter M. MacKenzie Int. Jesse Vint Rebecca Pauly Ingolf Lück, Hermann Lause Asher Brauner. Dist. Antarès-Travelling

OPERATION AFRICA

Survolant une région hostile d'Afrique, un avion est abattu, et les deux survivantes enlevées par des terroristes. Leurs époux contactent un quarteron de mercenaires afin de libérer les captives et, accessoirement, de réduire à néant l'armée rebelle. Ne croyez pas le texte de la jaquette, qui fait référence à **Délivrance**: rien ne démarque ce film d'autres oeuvres sur le même sujet... Ah si ! La séquence où tout semble propice à une scène d'amour torride entre le beau mercenaire ténébreux et la rescapée; cette dernière finit par déclarer, après un long silence plein de tensions diverses: "Parlez-moi de votre chien..." Frustrant, non ?

Operation Hit Squad 1987 Réal. Tonie Van der Merwe Int. Vera Sutherland Charles Segal Ken Gompu Dist. Uni-com/ C B S Fox

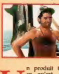
BIG SCORE

Si Fred Williamson n'est pas un acteur extraordinaire, c'est un réalisateur consciencieux, oeuvrant dans le polar noir (sans jeu de mot). Il sait s'entourer d'une bande d'acteurs/seconds couteaux réjouissants: la palme revient ici au regretté Joe Spinell, qui compose un rôle (peu crédible) de chef de la Mafia peureux, se cachant à la moindre occasion derrière une blondasse immense.

Agent de la division "drogue" de la Police de Chicago, Frank Hooks fait une descente, lors d'un échange de came, mais l'argent de la transaction disparaît, et il est accusé de vol par ses supérieurs... et par la Mafia. Sans prétention, **Big Score** est une honnête série B.

The Big Score 1983. Réal. Fred Williamson Int. F Williamson Richard Roundtree, John Saxon Joe Spinell. Ed Lauter. Dist. Highlight

LA NUIT DES REQUINS



Un produit typique de ce qu'est devenu le cinéma grand public italien. Tourné à l'ombre des cocotiers, avec des acteurs américains, le film pourrait avoir n'importe quelle origine. L'histoire, conçue pour plaire au maximum, mêle un tiers des **Dents de la Mer** pour les amateurs de suspense, un deuxième tiers d'espionnage saupoudré de chantage, plus une dose équivalente d'action. L'ensemble est secoué par un professionnel du cocktail exotique. En dépit de cela, le résultat tient la route, la mise en scène réussit le prodige de demeurer honnête. Un rythme constant limite les bâillements. On n'en espérait vraiment pas tant.

Night of the Sharks. Italie. 1988. Réal.: Anthony Richmond (Tonino Ricci). Int.: Treat Williams, Antonio Fargas, Janet Argen, John Steiner. Dist.: Delta.

MERCENAIRES



Le Vietnam à toutes les sauces. Spécialiste de la série B guerrière, le philippin Cirio H. Santiago devrait traumatiser ici les férus de **Platoon**, **Voyage au Bout de l'Enfer** et autres **Full Metal Jacket**. Lors d'une mission de reconnaissance, quelques américains sont faits prisonniers par un despote sadique régnant sur une tribu de Vietcongs. Un rescapé mobilise quelques *Hell's Angels* et leurs motos pour les délivrer. Vraiment pas triste. Ça explose aux quatre coins de l'écran, les méchants tombent par dizaine, Vernon Wells surenchérit dans la méchanceté... Un vrai western. Les *Hell's* finissent par être touchés par la fibre patriotique et viennent au secours de leurs potes assiégés par les indigènes. Quoi qu'on en dise, il y a là plus de cinéma que dans le dernier Jacques Doillon, la mortelle **Fille de Quinze Ans**.

Nam Angels. Philippines/ USA. 1987. Réal.: Cirio H. Santiago. Prod.: Roger Corman. Int.: Brad Johnson, Vernon Wells, Kevin Duffis, Rick Dean... Dist.: GCR.

AIGLE DE FER 2

Flash-back. Le premier **Aigle de Fer** était une merde facho, réactionnaire et, de plus, vraiment pas très grisante. Son metteur en scène, Sidney J. Furie, rempile pour une suite qui n'a pas rapporté un dollar aux States et que la *Columbia* n'a pas osé sortir sur les écrans français. On comprend pourquoi. Et ça commence mal, avec l'attaque de deux chasseurs américains par deux Mig soviets, agresseurs des Ricains qui survolaient tout de même l'espace aérien russe ! On retrouve ensuite "Chappy" (Louis Gossett Jr.) dans une base yankee située dans un désert israélien. Prônant une mentalité faisandée et la suprématie de l'Oncle Sam sur tous les peuples d'extrême-Orient sans manifester le moindre désir de comprendre quelque chose à la situation, **Aigle de Fer 2** ne sauve pas la face avec des combats aériens aussi passionnants qu'une partie de voitures-tamponneuses. Versons une larme sur le sort du cinéaste Sidney J. Furie, génial dans les sixties (**Ipcress**, **Danger Immédiat**) et ici réduit à obéir aux ordres de producteurs couleurs kaki.

Iron Eagle 2. USA. 1988. Réal.: Sidney J. Furie. Int.: Louis Gossett Jr., Stuart Margolin, Maury Chaykin, Mark Humphrey... Dist.: GCR.

STRIKER



Dans le domaine petit-*Rambo*, **Striker** se situe nettement au-dessus de la moyenne. Un vétéran du Vietnam, John Striker, est, suite à une magouille policière, expédié au Nicaragua pour sortir un de ses vieux potes d'armes des griffes des militaires sandinistes. Mission faisant, le blond Striker s'aperçoit que ses commanditaires se sont foutu de lui. Vengeance de rigueur. Pas très inventif, **Striker** compense par le rythme, et une accumulation de péripéties. Comme Rambo, Striker est une bête de combat, utilisant la moindre brindille pour éliminer ses adversaires, toujours comme Rambo, il est torturé aux électrodes, et rencontre une superbe créature exotique. Le savoir-faire de l'équipe technique et la conviction de l'acteur principal font passer la pilule.

Italie. 1987. Réal.: Stephen M. Andrews. Int.: John Philip Law, Melonee Rodgers, Frank Zagarin... Dist.: Antarès-Travelling.



BLOODFIGHT

Cela a la couleur de **Bloodsport**, cela a le goût (de la revanche) de **Bloodsport**, cela a aussi le méchant de **Bloodsport**, mais ça n'a pas Jean-Claude Van Damme, par contre (malgré ce qu'en dit *Vidéo 7*...). Ceci posé, il ne faut pas non plus gâcher son plaisir en s'arrêtant au scénario, qui présente plus d'une ressemblance avec le film précédemment cité, mais plutôt s'intéresser aux nombreux combats qui débutent et finissent le film, dans la bonne tradition. Bolo Yeung, le combattant bestial, met une fois de plus le paquet, dans le genre fourbe et méchant, préférant autant que possible frapper l'adversaire à terre (tant qu'il est chaud), suscitant ainsi le genre de réactions habituelles au catch. **Bloodfight** exploite habilement le filon lancé par Van Damme et, pour cette fois, il n'y a pas trop lieu de s'en plaindre.

Bloodfight. 1989. Réal.: Shuezy Goll. Int.: Yasuaki Kurata, Simon Yam, Bolo Yeung, Cristina Lawson. Dist.: Antarès.



SNAKE EATER

Dans le genre série B, **SnakeEater** compte parmi ce qui se fait de mieux actuellement. Un ancien du Vietnam, entre Stallone et Mel Gibson, se fait virer de la police pour avoir rudoyé des trafiquants de drogue. Peu après, on lui annonce que ses parents ont péri dans l'incendie de leur bâteau. Sa jeune sœur se trouve prisonnière d'une famille de tarés, vivant dans les bois. Mêlant **Rambo** et **Délivrance**, **SnakeEater** (nom d'un corps de *marines* d'élite) retrouve la saveur de ces petits films qui fréquentaient il y a quelques années les doubles programmes. Le metteur en scène appuie le trait lorsqu'il décrit les *cajuns* dégénérés, se montre très compétent dans les scènes d'action, et ne refuse jamais l'humour. Grand succès de la vidéo aux USA, **SnakeEater** fait actuellement l'objet d'une suite.

Canada. 1987. Réal.: George Erschbamer. Int.: Lorenzo Lamas, Josie Bell, Robert Scott, Ronnie Hawkins... Dist.: GCR.

CRACK IN THE MIRROR

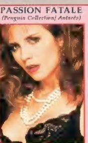
Avec la prétention de montrer les dégâts que provoque le "crack" (cette drogue particulièrement dévastatrice) dans la société américaine, et plus précisément dans les "hautes sphères" de la société, ce film pèche par trop de bonnes intentions. Le ton trop démonstratif est aggravé par des dialogues qui sonnent souvent faux, et le jeu exécrable de Twany Kitaen. En intégrant un jeune couple naïf dans le monde du trafic de drogue, le réalisateur aurait dû jouer la distance et se ménager des étapes, mais il a préféré une description rapide de la déchéance, pour bien faire passer le message : "La drogue, c'est de la merde". OK, on a compris, mais un peu plus de subtilité n'aurait pas nui au propos.

USA. 1987. Réal. Robby Benson. Int.: R. Benson, Twany Kitaen, Danny Aiello. Dist.: Antarès-Travelling.

Marcel BUREL



PASSION FATALE
(Penguin Collection/ Antarès)



Le vétéran Henri Pachard connaît la musique et sait toujours introduire un soupçon de scénario au milieu d'une suite d'enfilades. **Passion Fatale** se veut le remake hard de **Liaison Fatale**, en fait la parenté se limite simplement à la jaquette... Tout le film est construit autour du personnage de la très belle Alicia Monet, qui philosophe un brin sur le sens profond du plaisir auquel elle s'adonne, dès qu'un membre dressé s'amène dans le plan. Véritable choeur antique de **Passion Fatale**, elle livre une femme les yeux bandés à son mari, les yeux également bandés. Elle convainc rapidement une femme de se laisser aller aux délices du saphisme... Henri Pachard va immédiatement à l'essentiel et inventorie toutes les combinaisons sexuelles possibles : deux mecs et une nana, deux femmes dont une black et un mec, deux femmes... Du X efficace et sans bavure.



EXPERT-TEASE
(distribué par Touseur Vidéo)

Il y a presque deux ans, un petit film à l'allure nouvelle balançait l'image fraîche et joyeuse de deux dragueuses sur la Croisette cannoise, de deux américaines en goguette chez les amateurs. Le même distributeur remet ça, avec ce curieux **Expert-Tease** qui débuterait comme un Godard, s'il n'était pas mâtiné de Rivette. Ce serait en effet du côté de la Nouvelle Vague qu'il faudrait chercher une parenté entre ce hard américain et ce qui existe déjà. La preuve ? La voici : John Leslie entre dans la pièce, s'assoit, et s'enfile (en attendant) un verre de pinard, avec l'air existentiel d'un faux calme et vrai tourmenté.
Changement de plan, une femme apparaît derrière Leslie, toujours sérieux comme un pape constipé. Echange de communication, puis baise. Vraiment curieux. La suite aussi, du reste : le sexe ne serait qu'un contact, même pas un plaisir, mais un contact tactile et fonctionnel... On en apprend tous les jours. Merci **Expert-Tease** !



LES VILAINES PENSEES DE TIFFANY
(Penguin Collection/ Travelling)

Lee Cooper, le cinéaste, pas le styliste en jeans, est un homme qui a de la suite logique dans les idées. Comment accumuler les séquences X ? L'alibi est simple. Une jeune femme désespérée téléphone à son analyste, auquel elle répète inlassablement "Je ne suis pas une salope, docteur ?". Ses multiples aventures tendent à prouver le contraire. Les réjouissances commencent avec un étalon rencontré près d'une piscine. Arrive une nénette complaisante... Les ébats fantasmés trouvent leur apogée dans une partie de jambes en l'air à six, sur fond de cosmos. Le 7ème ciel. Via ses rêves, l'héroïne se réincarne même dans le corps d'une black plantureuse. Le catalogue n'oublie pas grand-chose : trois nanas s'amusent avec un morceau de plastique, dont vous devinez la forme, un couple connaît le bonheur dans un arbre, etc... Progressivement, l'abonnée du téléphone en vient à se caresser. La fin approche. Du X yankee professionnel, où les nanas sont jolies et où les mecs ressemblent comme d'habitude à du bétail.

AUDREY & JULIA'S
(Colmax)



Un générique rêvé pour un X. Trois des meilleures gourmandes du genre (Porsche Lynn, Tracey Adams et Nina Hartley), un étalon poilu comme une descente de lit (Peter North), et un spécialiste derrière la caméra (Alex de Rency). Et le scénario sait s'y prendre, pour torcher des séquences chaudes... Un aphrodisiaque est versé dans les cafés destinés à la clientèle et au personnel d'un salon de coiffure. Effet radical. Les coiffeuses abandonnent peignes et mises en pli, pour s'adonner à l'orgie du siècle. Deux journalistes débarquent dans le salon, mais sont aussitôt entraînés dans les frasques. Pétant la santé, **Audrey & Julia's** ne passera pas de sitôt à la cinémathèque, mais peut fréquenter la télévision de votre salon.

TRACI FOLIES
(Colmax)

La juvénile Traci Lords, malgré une retraite prématurée à 18 ans, continuera à hanter longtemps la rubrique X de nombreux canards. Réalisé par Jérôme Tanner et B. Floriani, **Traci Folies** donne à notre pulpeuse donzelle un rôle surprenant, celui d'un détective, Tracy Dick (*dick* en anglais signifie bistouquette !) dont les enquêtes ne sont pas conventionnelles. Celle-ci est carrément délirante. Tracy tombe sur Mimi et Angela, qui ne parviennent pas à "émouvoir" leurs amants, notamment le milliardaire Hannibal Magnet. Tracy et ses clientes s'affairent donc autour de ce dernier pour lui faire cracher sa précieuse semence ! Bon dieu, ça c'est du scénario. Plus béton que celui du dernier Jacques Doillon, vous dis-je ! Et Traci Lords prouve une fois de plus qu'elle était vraiment la meilleure. Elle fait ici équipe avec Stacey Donovan.



Anne-Lise DURRINE

Léonce Diffusion présente

PUNISHER

DOLPH LUNDGREN

LOUIS GOSSETT, JR.

NEW WORLD PICTURES (AUSTRALIA) MACE NEUFELD SIMON HEATH ROBERT KAMEN MARK GOLDBLATT "THE PUNISHER"
DOLPH LUNDGREN LOUIS GOSSETT, JR. JEROEN KRABBE KIM MIYORI BOAZ YAKIN ROBERT KAMEN THE MARVEL
IAN BAKER TIM WELLBURN ROBERT GUTALNICK SU ARMSTRONG ROBERT KAMEN MARK GOLDBLATT

Distribué par CAPITAL CINEMA

Il est de retour. Et, cette fois-ci, avec son père.

HARRISON FORD SEAN CONNERY

INDIANA JONES
et la
DERNIERE CROISADE

PARAMOUNT PRÉSENTE UNE PRODUCTION LUCASFILM LTD.

UN FILM DE STEVEN SPIELBERG

HARRISON FORD

"INDIANA JONES ET LA DERNIÈRE CROISADE" DENHOLM ELLIOTT · ALISON DOODY · JOHN RHYS-DAVIES · JULIAN GLOVER

et avec SEAN CONNERY dans le rôle du PROFESSEUR JONES

JOHN WILLIAMS · DOUGLAS SLOCOMBE · MICHAEL KAHN, A.C.E. · ANTHONY POWELL · ELLIOT SCOTT · GEORGE LUCAS et FRANK MARSHALL

GEORGE LUCAS et MENNO MEYJES · JEFFREY BOAM · ROBERT WATTS · STEVEN SPIELBERG · UN FILM PARAMOUNT